

VI LE VOYAGE A MEMPHIS (2) : SEMAILLES POUR UNE MISSION

57. L'acte (1) : l'arrachement

(4 Septembre) Me voici enfin fin prêt à reprendre le fil du récit : l'histoire de ma relation à Dieu. Je l'avais laissé en suspens sous l'afflux inopiné d'une réflexion religieuse et métaphysique entièrement hors-programme, laquelle m'a tenu en haleine pendant plus de deux mois (\*). Pendant plus de temps, donc, que je n'en avais passé sur l'écriture de La Clef des Songes quand je me disposais à quitter mon "fil", le temps de noter en passant (une digression d'une heure ou deux dans mon récit, à tout casser...) une certaine impression qui m'avait frappée : que Dieu avait cette étrange façon de toujours parler à voix si basse...

J'en étais arrivé, dans ma rétrospective des épisodes qui m'apparaissent cruciaux dans mon aventure spirituelle, au "grand tournant" de 1970 : quand j'ai quitté, pour ne plus y revenir, le milieu dont je faisais partie et auquel je m'étais identifié pendant vingt ans de ma vie. Cet épisode (que d'abord je ne pensais que signaler en passant et que j'incluais comme malgré moi, tant il avait l'air "hors du sujet"... ) fait l'objet de la réflexion "Le tournant - ou la fin d'une torpeur" (section n° 33), du 21 juin. Dans les deux sections suivantes ("Foi et mission - ou l'infidélité (1)" et "La mort interpelle - ou l'infidélité (2)"), au cours des quatre jours suivants (22-25 juin), je reviens de treize ans en arrière, pour examiner, pour la première fois de ma vie, l'épisode insolite qui m'apparaît à présent comme le premier a p p e l à entrer dans ma mission. Appel insistant, clairement entendu, et non suivi pourtant ! Dans ma vie si chargée et si riche d'erreurs et d'errements de toutes sortes, c'est cet épisode (se plaçant dans ma trentième année) qui a été peut-être la première infidélité à moi-même vraiment essentielle ; peut-être aussi la seule, du moins de cette magnitude. Suivre cet appel, certes, aurait été folie aux yeux de tous (\*\*), selon la fameuse

---

(\*) Entre le 26 juin et le 3 septembre. Pour des rétrospectives sur le travail en question, voir le début des sections "L'impossible convergence" et "Création et voix intérieure - ou la connaissance spirituelle (6)" (n°s 37,55), ainsi que le début de la note "La Loi, le discours et le Bruit - un cycle millénaire se clôt" (n° 57).

(\*\*) Sauf pourtant ma mère, qui était en mesure, elle, de comprendre qu'on puisse tout subordonner à un appel intérieur. J'ai d'ailleurs dû lui laisser entendre que je me disposais à quitter le travail mathématique pour me faire écrivain, et ce n'était pas là une chose pour lui déplaire...

"sagesse du monde". Pas aux miens pourtant, en aucun moment de cette année mémorable. Si je n'ai pas suivi, ce n'était pas en désavouant l'appel, mais en l'oubliant. Comme le "jeune homme riche" de la parabole (\*), il m'a plu de rester prisonnier de mes "biens". (Dont pourtant, à un moment, j'avais su sentir le caractère somme toute dérisoire, ou du moins toutes les carences...)

Par contre treize ans plus tard, m'arrachant dans l'amertume de l'institution dont j'avais été le premier à fonder le renom et où je pensais bien terminer mes jours, puis (par la logique intérieure de la démarche nouvelle enfin amorcée) en quittant le milieu mathématique pour me faire, pendant quelques tumultueuses années, un infatigable apôtre de la Vie, menacée par la démence des hommes - c'est à ce moment (m'apparaît-il à présent, avec dix-sept années de recul) que "je me suis mis en marche" enfin pour entrer dans ma mission.

Certes, comme je l'ai déjà souligné (\*\*), si j'entrais là dans la voie d'une "grande cause", d'une tâche brûlante aux dimensions immenses (dimensions qui dépassent même, a-t-il fini par m'apparaître, les seules possibilités humaines...), cette voie n'était pas pourtant encore ce que j'appellerais une "voix spirituelle". De prime abord, elle n'apparaissait nullement liée à un quelconque approfondissement intérieur, dont à vrai dire je n'avais pas alors la moindre idée. C'est dans les trois ou quatre années qui ont suivi seulement, qu'à travers le brouhaha des discussions, des analyses, des prises de positions, des manifestes tous azimuts s'est fait jour en moi, peu à peu, ce pressentiment que non seulement le sort (et même la survie physique toute nue) de notre espèce est liée indissolublement à une transformation profonde des mentalités, mais aussi que la "tâche" la plus essentielle qui était devant moi dans l'immédiat, c'était de réaliser une telle transformation dans ma propre vie.

C'étaient des années d'intense effervescence idéologique et spirituelle non seulement dans ma vie, mais dans celle de centaines de mille d'hommes et de femmes, dans la foulée des "événements" de Mai 1968 (\*\*\*) . Des jeunes surtout, mais aussi

---

(\*) Voir à ce sujet le début de la note "La mort interpelle - ou l'infidélité (2)" (n° 35).

(\*\*) Dans la section "Le tournant - ou la fin d'une torpeur" (n° 33), note de b. de p. (\*\*\*) page 138.

(\*\*\*) Voir à ce sujet la note "La Grande Révolution Culturelle sera déclenchée par Dieu" (n° 18). Pendant "les événements", j'étais resté surtout spectateur, à la fois abasourdi et émerveillé par ce qui arrivait, véritable conte de fées d'Utopie ! J'ai fini quand même par me joindre à un Comité d'enseignants à la Fac d'Orsay, pour mettre sur pieds un projet de réforme de l'Université (resté sans lendemain, on s'en doute), basé sur une séparation de la fonction de recherche de la fonction enseignante.

des moins jeunes comme moi (qui avais alors 42 ans), se levant un peu partout dans le monde, et plus particulièrement en France et aux Etats-Unis, pour "changer la vie". Mais au moment de m'arracher à une orbite de vie (mais ~~était-ce~~ là "la vie" ?!) qui paraissait d'une stabilité immuable, tant était forte l'impulsion en moi qui la maintenait, je ne soupçonnais rien encore de cette effervescence qui s'amorçait de tous côtés, et dont rien ne filtrait dans le vase clos où je restais enfermé. J'étais tout à ma passion de recherche, et en même temps identifié corps et âme à ce rôle gratifiant de pionnier et de grand visionnaire dans lequel elle me coulait.

C'est par une circonstance en apparence fortuite (\*) que je m'étais vu acculé à cet arrachement, par un sursaut de fidélité à des convictions intimes si profondément enracinées que de composer avec elles (idée qui ne m'a d'ailleurs effleuré à aucun moment) aurait été une trahison de celui que j'étais profondément, au delà de mon identification de surface au rôle qui m'était imparti - identification en porte-à-faux, en vérité, sur mon être profond. A q u e l p o i n t elle l'était, à quel point ce qui m'apparaissait comme une exigence élémentaire d'intégrité dans l'exercice de ma profession (\*\*\*) était tenu pour nul et négligeable, voire comme vaguement ridicule, par tous mes amis et jusqu'à mes élèves dans mon monde d'adoption, auquel je m'étais identifié si chaleureusement - cela je ne l'ai appris qu'à ce moment, et dans les mois qui ont suivi. C'est cette expérience, me révélant progressivement et de façon de plus en plus irrécusable une différence (que j'appellerais maintenant une différence d' u n i v e r s

---

(\*) Il s'agit de la découverte de la présence de 5 % provenant du ministère de l'armée, dans les sources de financement de mon institution d'attache (l'Institut des Hautes Etudes Scientifiques à Bures sur Yvette). Pour des précisions, voir ReS III note n° 134<sub>1</sub>.

(\*\*) Il s'agit du refus total de la recherche à buts militaires, et de l'immixtion de l'armée dans la vie scientifique, notamment comme source de financement (cf. précédente note de b. de p.). Mes convictions antimilitaristes, aujourd'hui aussi forte qu'elles le furent jamais, ne se limitent d'ailleurs nullement à ma vie professionnelle. Il ne peut pas plus être question pour moi de porter l'uniforme, que de me laisser pousser sous la pression de je ne sais quelles circonstances à me faire exécuteur des hautes oeuvres, ou indicateur de police - quitte même, s'il faut en passer par là, à me laisser fusiller. C'est la raison aussi pour laquelle je n'ai pas demandé ma naturalisation avant 1972 et suis resté apatriote jusqu'à ce moment. Les chances de trouver quelque part un poste stable dans la recherche scientifique, tout en étant apatriote, apparaissaient d'abord des plus problématiques. J'étais tout prêt, en cas de besoin, à renoncer à ma vocation première, pour me rabattre sur un métier artisanal, comme celui de mesuisier ou d'ébéniste qui m'aurait attiré.

s p i r i t u e l ) essentielle, irréductible et infranchissable, avec des êtres dont je m'étais senti et crû proche (ou dont il me plaisait et m'arrangeait de me croire proche, en dépit de tout ce qui me criait le contraire...), l'expérience donc du caractère i l l u s o i r e d'une certaine vision de la réalité m'impliquant de façon névralgique, et dans laquelle je m'étais complu jusque là - c'est elle assurément qui a rendu sur le moment si douloureux et si amer l'acte décisif de l'arrachement. Et c'est d'abo i r p r i s a c t e de mon illusion plutôt que de continuer à m'y accrocher vaille que vaille (quitte à mettre toute l'eau qu'il faudrait à mon vin...) qui a rendu cet acte irréversible et lui a donné toute sa portée. Ce n'était plus dès lors, comme il semblait d'abord, l'acte de quitter simplement une institution qui avait démerité à mes yeux, pour me parachuter dans une autre présumée meilleure qui déjà m'ouvrait grandes ses portes ; mais bien l'acte d'un homme qui coupe ses amarres - qui quitte un milieu et les valeurs et le mode de vie qui vont avec, pour ne plus y retourner. En l'espace de quelques mois, ma passion dominante et mes tâches maîtresses, mon terrain d'action, les amis avec lesquels je ferai des choses en commun, allaient être totalement différents de ceux qu'ils avaient été pendant toute ma vie d'adulte.

Ce changement, il est vrai, mû par une fidélité à mon être profond, ne touchait pas pour autant aux couches tant soit peu profondes de la psyché. Sorti de mon étuve scientifique, le regard nouveau que j'ai alors porté sur le monde (comme un qui débarque tout juste !), s'il m'incluait bel et bien, c'était bien plutôt par le rôle qui était le mien dans la société et par les contradictions inhérentes à ce rôle, que comme celui que j' é t a i s et qu'en vérité, sans m'en douter le moins du monde, j'ignorais à peu près totalement. Q u i j'étais, je n'allais vraiment commencer à le découvrir que six ans plus tard, en découvrant la méditation (\*). Mais cette découverte cruciale de moi-même n'aurait pu se faire, assurément, si elle n'avait été d'abord préparée par la découverte du monde qui m'entourait, et par une confrontation avec d'autres façons que la mienne de le regarder. Et l'acte d'"arrachement" à mon milieu d'adoption avait été en même temps, sans que je m'en doute encore sur le moment, l'acte justement par lequel je repoussais et franchissais une p o r t e que jusque là j'avais maintenue fermée sur moi, et qui à présent s'ouvrait toute grande sur un monde nouveau ! C'est alors seulement que j'ai compris que ce milieu dans lequel j'avais été niché douillettement avait été aussi ma p r i s o n . Une prison de grand confort, certes,

---

(\*) Au sujet de cette découverte, voir la sous-note "Le fruit défendu (1) : résistances et souffrance du créateur" (n°s 56,6)), notamment pages 247-249.

capitonnée et dorée et à l'air confiné, dont j'avais fini par m'arracher si douloureusement, étouffant à demi, pour reprendre enfin mes esprits et respirer à grands traits l'air vivifiant du dehors !

C'était une libération, oui. Et, pour la première fois dans ma vie je crois, il m'a été alors donné de connaître la joie émerveillée et la plénitude de celui qui sent se détacher de lui de pesantes entraves dont il n'avait pas jusque là pressenti seulement l'existence, et qui voit un monde insoupçonné s'ouvrir devant lui, l'appelant à le découvrir. Et c'est aussi la première fois je crois (\*) que j'ai fait cette expérience étrange, qui allait se renouveler encore tant et tant de fois : qu'une chose venue sur moi avec toutes les apparences d'un "mal" contre lequel tout mon être se rébiffait et s'insurgeait, une fois conscommée et assumée, s'avérait une bénédiction.

58. L'acte (2) : toute création est un commencement sans fin

(5 septembre) M'étant arraché à l'univers clos qui avait jusque là enserré ma vie d'adulte, je me suis trouvé catapulté dans l'effervescence post-Mai 68, qui dans ces années gagnait l'esprit de beaucoup des êtres parmi les plus vivants. C'était une ambiance de révolution culturelle couvant sous les cendres, se grignotant un chemin un peu dans toutes les couches de la société et dans tous les milieux, prête (ainsi semblait-il) à s'embraser à nouveau pour consumer un monde agonisant.

Il n'est pas dans mon propos de m'attarder ici sur un tableau de cette grande fermentation créatrice, telle que jè l'ai moi-même vécue comme un témoin et comme un co-acteur. Pendant deux ou trois ans (entre 1970 et 1972), comme un des principaux animateurs dans le groupe "Survivre et Vivre" (auquel je me consacrais avec une fougue semblable à celle que précédemment j'avais mise dans mon investissement dans la mathématique), et comme directeur et principal rédacteur du bulletin mensuel de même nom, j'étais aussi branché qu'on pouvait l'être sur ce qui se passait un peu partout, tant à Paris et en province que hors de France, et tout particulièrement aux Etats-Unis, où la "counter-culture" battait son plein. Je

---

(\*) Il y a eu pourtant une autre occasion similaire, avec la mort de ma mère, dont je parle dans la section "La mort interpelle - ou l'infidélité (2)" (n° 35).

Je passais bien dans les six à huit heures par jour à la correspondance suscitée par notre action, et le plus clair du reste du temps était consacré à des contacts de vive voix, notamment lors des réunions et des permanences du groupe. Il y avait aussi les "interventions" à l'extérieur : discussions publiques sur les thèmes les plus divers (tous liés et ramenant à la grande Crise de Civilisation), dans des salles de fêtes de mairies en banlieue ou dans des villages au diable vert, dans des institutions de recherche, des universités, des écoles, depuis les plus huppées aux plus infâmes bahuts et jusques y compris dans une petite école communale de banlieue, avec ses enfants sages et un peu ébahis... Mes titres universitaires et (dans les grandes occasions) ma réputation de savant-vedette servaient de Sésame-ouvre-toi, avec une efficacité infailible qui avait de quoi émerveiller ! Le plus souvent, les officiels qui nous invitaient (\*) étaient bien loin de se douter qu'un Monsieur aussi distingué (à ce moment professeur associé au Collège de France) se déplaçait tout exprès pour venir semer le trouble dans les esprits. Il y en a qui ont dû rester longtemps à se demander après-coup ce qui leur était arrivé...

Ça a aussi été la période de ma vie, et de très loin, où j'ai rencontré le plus de gens - au point que parfois, moi qui serais plutôt d'un tempérament solitaire, la tête m'en tournait ! Je crois aussi que directement ou indirectement, pour tous les gens que j'ai rencontré et fréquenté depuis, et dont bon nombre ont été importants dans ma vie, c'est de ces années bouillonnantes que ces rencontres sont issues, quand je me suis frotté à mes semblables plus que dans toutes les autres années de ma vie réunies.

J'ai eu tendance à oublier un peu cette période de fermentation intense, qui n'a duré qu'un temps avant de retomber et d'être plus ou moins résorbée (ainsi du moins pouvait-il sembler) dans l'inertie générale. Certes, les espoirs immenses qu'elle avait allumés et qu'elle motivait, espoirs aussi fous et aussi "impossibles" que les événements (pourtant "entrés dans l'histoire" !) qui avaient déclenché cette fièvre soudaine et salutaire, sont restés sans lendemain. Non seulement la révolution culturelle à échelle planétaire n'a pas eu lieu, ni aucun autre événement marquant du même ordre à l'échelle d'un pays ou ne serait-ce que d'une ville.

---

(\*) Le plus souvent, l'invitation s'adressait à moi en personne, mais je demandais souvent de pouvoir amener avec moi un ou deux "collègues et amis" (de Survivre et Vivre, est-il besoin de le dire !). Leur présence active avait pour effet d'animer et de détendre les débats, moins centrés de ce fait sur la personne d'un "invité de marque" (très peu dans le style, il faut dire, du "Monsieur distingué"...). Ces invitations étaient presque toujours suggérées, le plus innocemment du monde, par des personnels de l'institution qui étaient sympathisants du groupe, après s'être concertés avec nous.

Mais il semblerait que l'inertie universelle des coeurs et des esprits se soit encore appesantie d'année en année, investissant un à un et tirant dans l'ornière des égoïsmes, des routines et de la médiocrité satisfaite d'elle-même ceux-là même qui s'étaient laissés soulever, l'espace de quelques années, par une foi généreuse en les ressources créatrices en eux-mêmes et en l'homme. Dans ce combat inégal de l'esprit qu'emprisonne et alourdit la matière, des processus créateurs s'obstinant obscurément au sein d'une masse amorphe lestée d'une inertie immense, d'un incertain devenir écrasé par tout le poids des déterminismes d'aujourd'hui, de hier et d'un passé immémorial, il semblait bien que la pesanteur brute de la masse et du nombre l'avait finalement emporté et avait effacé jusques aux traces, infiniment fragiles, improbables, éphémères, d'un devenir créateur humain. C'était là du moins l'impression inexprimée qui a fini par se décanter en moi au fil des ans. Elle était mienne l'an dernier encore. J'avais fini par prendre mon parti, en somme, de ne rien attendre de l'extérieur pour nourrir ou seulement stimuler mon propre cheminement. Tout, ou presque, qui m'était venu de là, après les années intenses et fécondes des débuts de *Survivre et Vivre* en 1970-72, m'apparaît en tout premier lieu comme autant de poids et autant d'appâts pour me tirer en arrière ou me dissuader d'avancer...

Pourtant, après la moisson inouïe de mes rêves depuis l'an dernier, et surtout des rêves métaphysiques et des rêves prophétiques, et aussi par la réflexion poursuivie avec l'écriture de *La Clef des Songes*, mon optique pour évaluer la place et la portée des choses s'est bien transformée. Je suis de moins en moins porté à me laisser impressionner par l'évidence écrasante du **q u a n t i t a t i f**, celle de la masse et du chiffre, cette pesante arme de choc de l'inertie. Je commence à me rendre compte que toute cette masse immense que Dieu, bien mieux que l'homme, sait jauger, ne pèse que d'un poids infime dans **S e s** balances ! Alors qu'un seul acte créateur, si infime qu'il puisse paraître, en tant qu'acte auquel Dieu Lui-même participe, à poids d'éternité. Je sais du moins, par un des mes rêves, qu'un tel acte vit à jamais dans la Mémoire de Dieu - gravé au même instant et avec un art achevé sur des plaques d'or fin, pour y être conservé de toute éternité. Mais s'il est vrai que Dieu est **A c t e**, sûrement la Mémoire de Dieu n'est archive ni tombeau-dépotoir de momies (fussent-elles en or et de toute beauté...), mais bien **p r é s e n c e** vivante en Dieu et, par là-même, **a p p e l** à **d ' a u t r e s A c t e s** en puissance. Des actes attendant leur heure, sous l'Oeil vigilant de Dieu, pour naître et pour perpétuer et parfaire celui dont ils sont les fils.

Pour le dire autrement : tout acte créateur, si infime qu'il puisse paraître, et alors même qu'il semblerait à jamais perdu et oublié, est un commencement, géniteur fécond d'une suite sans fin d'actes issus de lui qui le contiennent et le parachèvent. Toute création, en tant qu'oeuvre qui n'est pas que de l'homme mais aussi de Dieu, a vie et valeur éternelle (\*).

Cette vertu de "commencement" peu à peu me devient apparent pour l'acte d'arrachement sur lequel je m'étais arrêté hier, acte que j'avais pourtant tendance à oublier et à mésestimer, comme une petite chose en somme ("la moindre des choses" quasiment !), parmi tant d'autres qui se sont pressées dans ma vie depuis, et qui m'apparaissent d'une toute autre portée ! Et à dire vrai, dans les mois déjà qui ont suivi, m'étant mis en mouvement pesamment d'abord, puis pris peu à peu dans l'ardeur d'une nouvelle fougue créatrice, en résonance avec celle que je sentais déjà obscurément se déployer dans tant d'autres autour de moi - déjà ces moments pénibles par lesquels j'avais eu à passer, comme ceux d'un laborieux enfanement, étaient bien oubliés ! Les leçons de circonstance qu'ils recelaient pour moi, je n'ai été conduit à en prendre connaissance que quatorze ans plus tard, sous la poussée de l'écriture de Récoltes et Semailles. Pourtant, cette plénitude nouvelle d'une vie et d'une création tout autres que dès ces mois-là je vivais (\*\*), étaient parmi les premiers fruits déjà de ces "moments pénibles" dont je ne conservais plus qu'un souvenir distrait. Et les moissons autrement plus lourdes encore qu'au fil des ans et jusqu'à aujourd'hui encore j'ai récoltées sont filles du même acte méconnu, décisif : l'acte par lequel, enfin, je me suis mis en marche.

Certes, si quelque chose en moi à ce moment-là a bel et bien "bougé", je n'en étais pas pour autant renouvelé tout entier, comme par enchantement. C'était, je l'ai bien dit, un commencement. Le commencement d'un long et laborieux travail, avec ses longs temps morts, mais aussi ses soudaines accélérations, imprévues et imprévisibles, où soudain, en l'espace d'heures ou de jours, on brûle les étapes de mois et d'années, voire de vies entières... Un travail qui se poursuit aujourd'hui encore, et qui, si je ne m'endors en chemin (qu'à Dieu ne plaise !), ne s'achèvera (très provisoirement, sans doute...) qu'avec mon dernier soupir.

---

(\*) Comparer avec le dernier alinéa de la note "Création et maturation (2) : point n'est besoin de "dons" pour créer" (n° 49) (page N 145).

(\*\*) Cette "plénitude nouvelle" et cette "nouvelle fougue créatrice" sont apparus surtout après le mois de juillet 1970, quand s'est constitué à Montréal (à l'occasion d'un colloque mathématique à l'Université de Montréal, et des discussions extra-mathématiques qui l'avaient animé) l'association "Survivre", qui par la suite allait changer son nom en "Survivre et Vivre".



## 59. Une charrue nommée Espérance...

J'ai eu tendance aussi à mésestimer quelque peu l'intense travail de réorientation qui a eu lieu dans les deux ou trois années après l'arrachement, quand pour la première fois de ma vie j'ai essayé consciemment de me faire une image d'ensemble cohérente du monde qui m'entourait, et de la dérive aussi dans laquelle il était entraîné. Certes, tant que ce travail-là n'était secondé et soutenu par une véritable prise de conscience de moi-même et par un travail d'approfondissement intérieur, il était comme un colosse de fer sur des pieds d'argile. Cela n'en était pas moins un travail authentiquement créateur, et par lequel sûrement il me fallait passer, avant d'être prêt pour le travail plus essentiel encore de découverte de moi (mettant en jeu des résistances d'une toute autre puissance ...), lequel allait fournir la base inébranlable encore manquante.

Pendant longtemps, les fruits de ce premier travail sont restés ignorés, tant cette nouvelle connaissance du monde, de sa dérive et de la désagrégation de ses valeurs, faisait corps désormais avec moi. Sûrement, la lucidité qu'elle m'a permise a contribué à me préserver de me disperser dans des activités utiles peut-être, voire même "indispensables" dans une optique "utilitaire" superficielle, sans être vraiment fécondes. Je pense notamment au militantisme de routine, continuant sur sa lancée par le seul effet de l'inertie d'une impulsion acquise. Passé un certain moment, l'activité militante n'aurait plus nourri qu'une Image, en allant au devant de ce que tout le monde désormais attendait de moi : rester sagement sur l'orbite de ma nouvelle trajectoire, dûment répertoriée et classée - et qu'on n'en parle plus !

A dire vrai, tout autour de moi semblait me pousser vers le rôle tout désigné, la "niche" toute prête d'une sorte de "pape de l'écologie" (\*), mi-Guru mi-"savant distingué", mi-"cheveux longs" mi-éminence impeccable. Et un tel rôle, certes, n'était pas sans avoir l'acquiescement d'une partie fortement implantée de mon être ! Mais s'il m'est arrivé plus d'une fois d'entrer dans ce rôle (dont alors je sentais plus le danger que je n'en percevais l'insidieuse attirance), déjà je

---

(\*) Ce terme avait été utilisé par Pierre Fournier (sans aucune intention péjorative d'ailleurs, bien au contraire - il sympathisait à fond avec le groupe Survivre et Vivre), dans un de ses articles pleins d'une verve amère, dans Charlie-Hebdo. Le terme m'a fait une impression étrange et ambiguë, dont je me rappelle encore maintenant, alors que j'ai presque tout oublié ! C'était comme une mise en garde discrète, vis-à-vis de ce qui m'était déjà réservé - si je n'y prenais garde ! Comparer aussi avec Récoltes et Semences, la section "Le Guru-pas-Guru - ou le cheval à trois pattes" (ReS I, n° 45).

n'étais plus celui qui aurait pu vraiment s'y installer et longuement s'y complaire. Je m'étais mis en marche, et quand il m'est arrivé depuis de m'attarder, non sans quelque complaisance parfois, dans une étape ma foi plaisante voire confortable, quelque chose en moi pourtant, sous le choc parfois d'un événement extérieur percutant, m'avertissait bientôt que j'avais assez musé.

La fidélité venait non pas de moi mais d'abord de Dieu, qui, au lieu de me laisser en silence gaspiller mes années, à chaque fois finissait par me faire comprendre d'une façon ou d'une autre (souvent par la voie d'un rêve bien senti) qu'il était temps de me secouer et de reprendre mon chemin. Il me faisait sentir, irrécusablement, que je stagnais. Je ne supporte plus de stagner ! Et quand le message avait enfin passé le seuil d'oreilles réticentes, je repartais...

Je pense aussi à une certaine commisération avec laquelle il m'est arrivé de repenser (oh, tout à fait en passant !) à la grande espérance qui avait animé ces années intenses et généreuses - celle du Renouveau que tout semblait appeler, que tant de signes convergents semblaient annoncer ! Cette espérance était portée par une foi immense en "l'homme". Foi aveugle, sans doute, mêlée si indissolublement à une ignorance quasi-totale de la nature et des limites de l'homme en général et de nous-mêmes en particulier, et à l'insidieuse fringale d'illusion dans laquelle s'ancrait notre ignorance, qu'il m'est arrivé par la suite de ne plus y voir que la gangue égotique et d'ignorer les précieuses paillettes d'or d'une foi créatrice. Avec quelle joie pourtant ai-je reconnu cette même foi (sous un visage différent il est vrai et surtout, dépouillée du manteau d'illusion qui chez nous naguère l'avait tant alourdie et cachée...), en filigrane ténu, tenace et insistant à travers toute l'oeuvre d'un Marcel Légaut (\*) ! C'était tout

---

(\*) Dans ce que j'ai lu jusqu'à présent de l'oeuvre de Marcel Légaut (j'en suis à présent au sixième volume...) je n'ai trouvé aucune allusion à Mai 1968 ni au mouvement de "contre-culture" qui l'a suivi. Des échos n'ont pu manquer de lui parvenir, mais visiblement il n'était pas branché sur ces longueurs d'onde-là ! Il en était pourtant beaucoup plus près qu'il ne le soupçonnait, et qu'il ne le soupçonne sans doute en ce moment encore. Par son "retour à la terre" solitaire en 1940, il a été un précurseur, ignoré et qui s'ignorait, de ce mouvement collectif surgi trente ans après. Egalement par une sorte de nostalgie "communautaire", laquelle semble avoir été une des forces dirigeantes dans sa vie. Par contre, il a dû être déconcerté, voire repoussé par les aspects anarchiques, bien souvent même dissolus et en tous cas très "libération sexuelle", du mouvement communautaire d'après Mai 68. Sans compter que la dimension spirituelle de ce mouvement, laquelle lui donne toute sa portée, s'exprimait sous des formes qui ne devaient guère lui être accessibles à ce moment. Le fait est qu'il n'y était pas souvent question du bon Dieu, ni de prières ! Je crois que le temps n'était pas mûr, alors, pour que deux recherches issues d'inspirations et d'horizons idéologiques aussi différents se rencontrent. Mais je crois aussi que cette rencontre non seulement devait

se faire, mais que c'est maintenant chose faite.

Au mouvement communautaire d'après 68 il n'a pas manqué la foi ni la générosité, mais la rigueur. Celle qui ne se contente pas d'écumer des miroitantes surfaces, que ne rebutent pas les longues et hasardeuses descentes dans les profondeurs. Celle qui soutient les longues persévérances, quand le but recule dans l'infinit lointain. Celle qui appelle, et rend proches et aimantes, la solitude et sa soeur le silence...

---

dernièrement - la première et la seule fois aussi, depuis ces années déjà lointaines, où j'entends résonner un autrui comme un écho à cette folle espérance d'une immaturité téméraire (et pourtant déjà, peut-être, secrètement visionnaire...) ; un écho dans des tons plus graves et plus profonds, nourris par une vision longuement mûrie tout au long d'une longue vie de durs labeurs, de méditation et de prière.

Pendant de longues années, pendant près de quinze ans cette espérance déçue avait creusé et laissé en moi comme un `vide` béant - un vide pourtant que je n'ai jamais songé à vouloir combler. Il était devenu comme une partie de moi-même, que je portais en moi comme une chose inéluctable, familière désormais, quelque peu pénible ou douloureuse certes ! mais à laquelle je ne songeais pas à vouloir échapper. Ou pour le dire autrement, il y avait ce grand vide à quelques pas devant moi qui semblait barrer l'avenir, et qui m'accompagnait en reculant à mesure que j'avais - un vide qui jetait le voile d'une interrogation tacite, incessante sur tout ce que je faisais : quel est le sens de ce que tu fais, alors que le monde des hommes, dont l'existence seule donne un sens plénier à tes actes, se désagrège, et selon toute vraisemblance est appelé à disparaître dès demain ?

Je n'ai jamais essayé d'écarter cette interrogation, de m'en débarrasser par une "réponse" qui ne pouvait être que factice, alors que le temps en moi n'était pas mûr pour la donner. J'ai porté cette interrogation muette avec moi en ces années, comme le fruit d'une connaissance, incomplète certes et précaire, mais que je ne songeais pas à désavouer, ni même à minimiser. Pas plus d'ailleurs que je ne me sentais incité à me confronter à cette interrogation. A dire vrai, elle ne mettait pas vraiment en cause, quoiqu'il pouvait en sembler, le sens de ma vie, ou le sens de l'existence. Bien au contraire, il me semble maintenant qu'elle faisait partie de ce sens, et qu'il était nécessaire que je la porte ainsi en silence. Le sens de mon existence, après le renouvellement intérieur, la "re-naissance" qui eût lieu en 1976, était enracinée dans une profondeur de mon être hors

d'atteinte, je crois, de toute menace de destruction physique pesant sur ma personne, ou même sur toute l'humanité et sur ce miracle inouï qu'est la vie sur la terre. D'ailleurs, en les périodes de création spirituelle cette interrogation cessait. Ou, si elle était présente, elle n'atteignait pas, du moins, le travail de découverte spirituelle, par lequel mon être même se transformait.

Maintenant que je m'y arrête, je me rends compte que ce vide laissé par une espérance qui fut "vraie", avait lui aussi qualité de vérité - c'était un vide fécond. Et la question sans réponse que ce vide maintenait en moi avait elle aussi qualité de vérité, elle était elle aussi féconde.

Ce vide béant et cette question étaient comme un grand champ, labouré par le soc étincillant de la charrue Espérance. Le Laboureur est parti et la charrue oubliée, et peut-être les gélées de l'hiver ont cuit et durci cette terre qui fut verdoyante et qui à présent semble désolée. Pourtant, une vie obscure et intense déjà travaille ses profondeurs. Aux premières giboulées du printemps, ce champ est prêt pour le Semeur...

#### 60. Le Souffle et la Tempête

(6 septembre) Une "circonstance en apparence fortuite" (disais-je avant-hier) avait déclenché l'acte décisif qui, en l'espace de quelques mois, allait profondément changer ma vie. Chose remarquable, vers le même moment (à un ou deux ans près), dans des dizaines et des centaines de milliers de vies d'hommes un peu partout dans le monde, ont joué de façon toute similaire des "circonstances en apparence fortuite", déclenchant dans chacune d'elles un sursaut d'amplitude comparable à celui qui s'est alors produit en moi, et un travail intérieur la transformant plus ou moins profondément ; l'espace de quelques années pour certains, et pour d'autres de façon irréversible. Je me rappelle bien, comme si c'était hier, à quel point j'ai été saisi par cette impression d'une extraordinaire *c o n v e r g e n c e* dans le devenir et la démarche d'êtres provenant de milieux totalement différents (\*), lestés chacun d'une éducation et d'oeillères culturelles non moins

---

(\*) (7 septembre) En écrivant ces lignes m'est venu le souvenir d'une autre fois, toute proche celle-là, où j'ai été "saisi" par une telle impression d'une ("impensable" !) convergence, par la rencontre avec la pensée de Marcel Légaut. (Voir la section "L'impensable convergence" (n° 37), et plus particulièrement la page 141.) C'est d'ailleurs une chose remarquable que cette impression de "convergence", d'une "force bouleversante" comme j'écrivais alors sans aucunement forcer la note, n'ait

pas suscité en moi alors le souvenir de cette impression toute semblable (sinon tout aussi puissante) qui m'avait habité pendant deux ans ou trois, il y a de cela seize ou dix-sept ans. Cela donne une mesure à quel point le souvenir de ces temps, souvenir qui est en train de remonter progressivement par la vertu de l'écriture, était relégué dans les oubliettes, comme des étapes brouillonnes et sans grande conséquence d'un passé qui serait désormais dépassé. Et je commence seulement à pressentir que ce passé-là a à m'apprendre bien des choses sur ce qui se prépare en ce moment même sur un plan hors de ma vue, et qui s'apprête à se manifester et à prendre possession de la vie de tous... (Comparer avec les deux notes "La Grande Révolution Culturelle sera déclenchée par Dieu" et "Impensable Mai 68 - ou la répétition générale" (n° 18,44), où ce pressentiment commence timidement à se faire jour.)

---

différentes, et mûs initialement par des chocs de déclenchement et par des motivations également tous différents. Un jour, en chacun de nous, quelque chose avait "fait tilt" soudain avec une force sans réplique; une goutte (par elle-même dérisoire) qui avait fait déborder un invisible vase plein à ras-bord, et nous avait fait franchir un invisible seuil devant lequel pendant une vie entière peut-être nous étions restés bloqués... Un franchissement sans retour (\*), sans d'ailleurs trop réaliser sur le coup ce qui était en train de se passer.

Pour moi ça avait été le magouillage généralisé scientifiques-militaires qui avait fini par me mettre en marche. Pour un autre c'était le bruit de nuit et de jour qui soudain lui apparaissait dans toute sa dimension démentielle. Pour un autre encore l'air même qu'il respirait, auquel il n'avait jamais prêté attention et qui, il le sentait bien à présent, insidieusement le rongait. Ou des longues études dans lesquelles on s'était investi avec une conviction de commande et dont on découvrait, dans une clarté soudaine et fulgurante, qu'elles n'avaient aucun sens - une simagrée de singes dressés ! Tel autre expulsé de chez lui avec les siens à brève échéance, par quelque sombre spéculation immobilière. Ou la muette menace d'une centrale nucléaire non loin de là - allons nous servir de cobayes bénévoles et passives à Messieurs les savants atomistes ? Ou tel mari modèle ou telle épouse sage se rendant compte soudain, dans un éclair d'évidence saisissante, à quel point leur vie conjugale avait été un désert, coupés l'un et l'autre, comme

---

(\*) Je dis bien "sans retour", sans oublier les cas, de loin les plus nombreux sûrement, où la vie a fini par retomber dans l'inertie première dont elle s'était dégagée, l'espace de quelques années. Alors même que cet épisode serait désormais renié et plus ou moins refoulé du souvenir conscient, il n'est pas effacé pour autant. On peut renier, refouler une intime connaissance fruit d'une création, on peut abdiquer d'une maturité alors apparue (et désormais malvenue). Mais on n'efface ni une maturité, ni la connaissance qui en forme la chair.

par quelque secrète et mystérieuse malédiction, de ce qui fait la force et la sève d'une vie de couple...

Ce qui était commun à tous ces cas, je crois, c'est qu'un ordre du monde qui avait semblé le seul pensable, dont on était imprégné au point d'en être soi-même indissociable, soudain s'était révélé comme une chose e x t é r i e u r e - une chose é t r a n g è r e , au fond, à ce qu'on est au plus profond ; étrangère et, du même coup, perçue comme écrasante, inhumaine, ennemie - i n t o l é r a b l e .

Ce n'était nullement là l'entraînement, euphorique à rebours, par quelque mode de "contestation", où les uns et les autres auraient été tout contents de venir renchérir par leurs propres doléances. Bien au contraire, ces révélations subites, par quoi l'être prend conscience d'une contrainte jusque là intériorisée, et du même coup en ressent, avec une acuité sans réplique qui le prend lui-même de court, le caractère mutilant dans s a vie, provoquant en lui ce sursaut de l'être soudain confronté à l'intolérable - c'est dans la solitude qu'elles surgissent. Ou plus exactement, elles établissent celui qu'elles visitent dans la solitude, lourde à porter, de l'homme qui soudain se sent d i f f é r e n t des autres : tous les autres subissent, tout comme cela avait été le cas pour lui-même, sans avoir l'air seulement de s'en apercevoir. Lui s e u l désormais subit en sachant que ce qu'il subit le mutilé, jour après jour. Lui seul, jour après jour, sent la morsure et l'affront sans cesse répétés de l'intolérable. Et d'être seul à sentir ainsi - un inadapté en somme, un asocial à profil psychotique... - rend la contrainte abhorrée plus intolérable encore.

Pour ces hommes et ces femmes (et bien souvent des gosses aussi, dont la carapace isolante est moins épaisse et moins étanche), de découvrir qu'ils n'étaient pas seuls de leur espèce, que d'autres avaient passé et passaient par de tels caps et ne craignaient pas d'en parler, était une délivrance. Le travail le plus utile, je crois, que nous avons pu faire par le moyen du groupe et de son bulletin (\*),

---

(\*) Ce bulletin n'a jamais eu une présentation "commerciale", qui l'aurait rendu acceptable pour la vente par les marchands de journaux. C'était finalement bien mieux - la diffusion était assurée, sans gros problèmes, par des groupes de sympathisants un peu partout à Paris et en province, et c'était là l'occasion de contacts nombreux qui ne se seraient pas faits autrement. Après un tirage de mille exemplaires pour le premier bulletin, au fur et à mesure que le groupe Survivre et Vivre et son journal trouvaient leur vrai visage, le tirage est allé s'amplifiant jusqu'à environ 15000 exemplaires, avec des rentrées qui, vers la fin, couvraient largement les frais de fabrication et de diffusion. Avec, il est vrai, un investissement de travail bénévole considérable, et qui n'aurait sans doute pu se maintenir à longue échéance.

c'était d'aider certains parmi eux de sortir de cet isolement, vécu souvent comme une tare et comme une impuissance, et à se découvrir porteurs d'un mouvement qui les dépassait autant qu'il dépassait chacun de nous dans Survivre et Vivre, et qu'il dépassait le petit groupe aux moyens oh combien modestes que nous formions. Ils étaient comme autant de "points isolés", des "points de fermentation" précieux qui s'ignoraient encore eux-mêmes. Je rêvais que ces points allaient devenir les noeuds reliant les mailles d'un vaste filet qui finirait par recouvrir le pays entier - mailles larges d'abord et appelées à se resserrer, au fur et à mesure que la situation mûrirait. Notre tâche serait, avant tout, de fournir les premiers fils pour relier entre eux ces noeuds potentiels, de nouer et assembler les premières mailles, et de stimuler la poursuite d'un travail similaire partout où nous le pourrions.

La force créatrice qui devait animer ce travail, surgie de la sourde fermentation des esprits, je savais qu'elle n'était nullement concentrée dans le comité de rédaction de notre modeste bulletin (\*). Elle se trouvait partout où il y avait des hommes qui s'éveillaient, qui prenaient conscience d'une insatisfaction essentielle, irréductible, qui déjà avaient cessé d'être partie prenante, passive et inconditionnelle, d'un ordre du monde désormais ressenti, fut-ce obscurément et de façon qui restait informulée, comme *inhumain* - comme foncièrement étranger à leur nature d'homme. Notre rôle n'était pas de dire ce qui devrait être, et encore moins comment y parvenir (\*\*), voire même de désigner du doigt "les coupables" (même si on n'hésitait pas, quand l'occasion l'exigeait, de secouer un cocotier...). Notre rôle était, avant toute autre chose, d'aider les uns et les autres,

---

(\*) Peut-être aurais-je été long à m'en rendre compte, vu le milieu et l'ambiance dont je débarquais, si je n'y avais été aidé par plusieurs amis qui s'étaient décidés à se joindre à moi, et qui avaient de prime abord une vue beaucoup plus pénétrante que la mienne. Parmi ceux-ci, je signalerai tout particulièrement Claude Chevalley et Denis Guedj, par lesquels j'ai appris bien des choses alors, ainsi que Felix et Mati Carrasquer (des amis de très longue date) et Jean Delord. Sauf ce dernier, tous ces amis se réclamaient assez explicitement d'idées et d'options libertaires (sans d'ailleurs aucunement s'y enfermer) ; idées et options pour lesquelles j'avais depuis toujours une sympathie spontanée, et que j'avais eu le temps de perdre un peu de vue au cours de ma vie de "vedette" et de "grand patron" mathématique...

(\*\*) Continuellement, nous nous trouvions confrontés à la nécessité pénible de devoir décevoir l'attente avec laquelle si souvent on venait vers nous, auréolés du prestige de la "science" en même temps que de celui de notre action, aux dimensions modestes certes mais aussi (et beaucoup sans doute le sentaient) unique en son genre. On aurait voulu nous forcer à jouer les augures, à faire état d'un "savoir" supérieur dont nous n'étions pas plus détenteurs que quiconque ; essayant nous mêmes, du mieux de nos moyens, de nous faire une image de ce qui se passait, de ce monde qui se déglinguait, et de nous frayer un chemin à travers un chaos

qu'il ne pouvait être question de maîtriser ni de contrôler. On aurait voulu nous forcer de définir un vaste programme (tâche dont nous sentions bien la vanité...), de distribuer des tâches, donner des directives, d'enrôler.

J'ai senti tout le poids de cette force, pesant sur nous pour nous pousser dans un rôle, un rôle gratifiant certes : rôle de Chef, de Guru, de Héros - mais rôle qui n'aurait pas été vrai, même s'il était parfaitement crédible pour le grand nombre. A défaut d'y entrer, sans cesse il nous fallait avouer notre ignorance, là où en attendant la réponse définitive et sûre, sans cesse renvoyer à eux-mêmes ceux qui venaient à nous dans l'impossible espoir que nous résoudrions pour eux les problèmes de leur vie, ou que nous leur donnerions de quoi les oublier. Je me rappelle comme si c'était hier de cet embarras incessant, de toujours, toujours décevoir l'attente de ceux qui venaient, et si rarement pouvoir vraiment donner ...

confrontés chacun à sa solitude et à son sentiment d'impuissance devant le poids immense, inéluctable d'un monde implacable et inerte qui l'écrasait, à prendre conscience de ses propres ressources bien vivantes, prêtes à agir, à créer et à transformer si humblement soit-il, là où il se trouvait. Dans cet esprit, "demain" ne pouvait être un projet conçu d'avance, concocté et présenté par quelques-uns pour être entériné par le grand nombre. Ce serait une oeuvre commune s'enracinant dans l'aujourd'hui, naissant au fil des jours des actes en apparence dispersés de tous. Une oeuvre créée, donc, dont personne au monde ne saurait aujourd'hui prédire le visage, même si on ne pouvait et ne devait s'empêcher de faire effort pour constamment le pressentir...

Ce mouvement que nous avons su percevoir et dans lequel nous étions fermement, que nous voyions s'accroître aussi bien en nous-mêmes qu'autour de nous par les innombrables échos qui nous en parvenaient de tous côtés, n'a pas continué pourtant à s'approfondir et à s'amplifier comme nous l'avions espéré. C'était même en moi plus qu'un simple espoir ou qu'une espérance. Il y avait une totale assurance que ce développement que nous attendions était une chose qui devait se faire, tant les signes qui allaient dans ce sens étaient nombreux et éloquents, tant leur sens m'apparaissait irrécusable.

Si ce vaste mouvement qui alors s'amorçait est retombé, ce n'est pas, certes, à cause de telles ou telles fautes ou carences en aucun de nous personnellement, question dévouement, organisation, lucidité, probité ou que sais-je. Le sort de l'humanité et ses chances de Renouveau n'étaient pas suspendus à la poignée de bonnes volontés plus ou moins disponibles que nous formions ! Les temps, assurément, n'étaient pas mûrs encore, comme tout pourtant semblait l'indiquer. Pas pour le grand Saut, tout au moins ! Et ce défaut de "maturité" des "temps" se reflétait,



au niveau de chacun de nous (\*), par un égal défaut de maturité en nous-mêmes, mais dont aucun de nous (je crois) n'était clairement conscient. Et il est possible que je sois le seul à présent à me rendre compte, avec le recul, de cette immaturité - le seul aussi, peut-être, qui ne se soit pas arrêté au point où il en était alors, mais qui ait continué cahin-caha sa route montante cahotante sur le chemin de la connaissance. Mais aurions nous même été cent à être dévoués corps et âmes à une action commune (comme je l'étais alors moi-même), et avec toute la maturité du monde par dessus le marché, je ne crois pas un seul instant que cela aurait changé quelque chose d'essentiel dans la situation globale ; de façon, disons, à déclencher en France une véritable révolution culturelle, dans l'esprit de l'amorce qui eût lieu en Mai 68 et en approfondissant et en amplifiant celle-ci.

A dire vrai, je réalise à présent que de telles vagues de fond collectives intensément créatrices, tout comme celles qui parfois soulèvent et portent en avant l'âme d'un seul, sont de Dieu beaucoup plus qu'elles ne sont de l'homme (\*\*). Et ce qui fait que Dieu agit en tel moment et semble rester coi en tel autre, nul homme ne le sait. Je crois pourtant savoir que ni les prières ni les imprécations et les blasphèmes ni les espoirs ni les craintes de multitudes innombrables n'ont pouvoir ou vertu, à eux seuls, d'inciter Dieu à agir. Et qu'il arrive par contre que ce qui se passe dans le secret du coeur d'un seul, ignoré même de lui-même, ait la force d'un appel, suscitant en réponse l'Acte créateur de Dieu (\*\*\*) .

Ces signes pourtant que moi et d'autres avions perçus, qui avaient suscité en moi cette "espérance folle", cette totale assurance, je ne les ai pas inventés ! Et pas plus qu'alors, je n'ai le moindre doute que c e s s i g n e s a v a i e n t u n s e n s , alors même que leur portée exacte et immédiate, que j'avais crû alors saisir, en réalité m'échappait. Chacun de ces signes par

---

(\*) Je devrais pourtant faire exception de Chevalley, qui avait une maturité qui manquait, je crois, à tous les autres. Voir à ce sujet dans Récoltes et Semailles, les trois sections où il est question de lui : "Rencontre avec Claude Chevalley, ou : liberté et bons sentiments", "Le mérite et le mépris" (ReS I n°s 11,12), et "Un adieu à Claude Chevalley" (ReS III n° 100). Malheureusement, pour des raisons de santé Chevalley n'a pu participer que d'assez loin à notre action. Pourtant je sens que, sans que la chose ait été recherchée ni par lui ni par personne, il a exercé une grande influence sur l'esprit du groupe et sur son évolution.

(\*\*) Cette impression s'est déjà dégagée avec force au cours de la note "Création et maturation (2) : point n'est besoin de "dons" pour créer" (n° 49), notamment à la page N 142.

(\*\*\*) Comparer avec la note "Quand vous aurez compris la leçon - ou la Grande Farce de Dieu" (n° 27), notamment page N 79. Egalement la sous-sous-note "La Fin est dans la voie - ou la Priorité première" (n° 56,7).d.), notamment page 268.

lui-même était lourd de sens, chacun m'apprenait bel et bien que quelque chose de conséquence se passait en tel être, ou en tel lieu en impliquant tels autres êtres. Et il est bien vrai aussi que ces événements épars, qui étaient la marque assurément d'autant d'actes authentiques, pointaient tous dans la même direction.

Je dirais maintenant que l'Esprit de Dieu soufflait alors dans cette direction avec puissance, et que certains êtres, au lieu de se fermer au Souffle comme chacun est libre de le faire, ont osé s'en laisser pénétrer tant soit peu.

C'était un Souffle puissant, nul doute. Et pourquoi il a soufflé juste alors, l'espace de quelques années (pour s'arrêter ensuite, et jusqu'à aujourd'hui encore), je crois que nul homme ne le sait. Un avertissement peut-être, pour ceux qui sauraient le lire ? Ou une chance offerte pour s'éveiller et pour se mettre en marche, pour ceux qui sauraient la saisir ? Une Promesse, pour allumer une espérance féconde, en ceux qui se laisseraient emporter et porter par la folie de la foi ? Ou un Signe, insistant mais passager pourtant, un clin d'Oeil de Dieu, une confirmation en tapinois, pour ceux à qui Il révélerait l'approche de la Tempête et de l'Ondée ? Ou à l'intention de ceux qui entendraient leur annonce et qui se diraient : comment l'impossible, l'impensable pourrait-il s'accomplir ?

Certes, si le Souffle était puissant, il n'a pas pour autant déferlé encore en tempête. Ce n'était pas alors la Tornade aveuglante soulevant en tourbillons compacts les sables arides de la connaissance sans sens, transformant l'air et l'espace en un désert brûlant de sable tourbillonnant ! Ce Jour-là, nul n'aura pourvoir d'ignorer la puissance du Souffle qui crée en dévastant. Celui qui ne se laissera traverser par le Souffle qui passe, qui maintiendra fermés les verrous de son être - celui-là sera emporté et projeté dans l'au-delà - son corps mortel mourra (\*). Et il y en aura beaucoup alors, sûrement, qui mourront dans leur corps pour refuser leur âme à l'Acte de Dieu, beaucoup à qui il ne sera pas donné d'être lavés à grandes eaux, sous les trombes puissantes de l'Ondée, pour être purifiés et rendus aptes à oeuvrer au Renouveau.

---

(\*) Comparer avec la note "Marcel Légaut - ou la pâte et le levain" (n° 20), page N 54, et notamment la note de b. de p. (\*) à cette page.

61. L'homme nouveau - ou la surface et la profondeur

(7 septembre) En ces années de florissement quelque peu fiévreux de la "Contre-culture", il était beaucoup question de " c h a n g e r l a v i e ". Ce qui était sûr en tous cas, c'est que ceux qui étaient engagés dans ce mouvement intense avaient bel et bien changé de vie. Et ceci de façon radicale bien souvent - plus radicale encore que chez moi, qui continuais à exercer mon métier (peu astreignant, il est vrai, dans la mesure où il avait glissé à l'arrière-plan de mes intérêts) et à bénéficier de la sécurité matérielle (et par là aussi, de la liberté de mouvement) qu'il me donnait. Cette transformation radicale dans les modes et les styles de vie et dans la mentalité qui les imprégnait, non moins que la "convergence" dont j'ai parlé hier, avait de quoi impressionner - j'y sentais par moments le souffle d'une foi et d'une générosité dignes de l'époque évangélique ! Nombreux étaient ceux qui avaient hardiment largué les amarres, renonçant aux sécurités de la vieille société sclérosée et moribonde (la "société de consommation" comme on l'appelait gentiment, sans toujours dédaigner les produits qu'elle offrait avec une telle abondance...), pour commencer à zéro une " v i e n o u v e l l e ", amorce tâtonnante d'une société nouvelle, d'un Monde nouveau qui serait h u - m a i n .

Pour ma part, je ne doutais pas que c'était bien l'embryon de la société de demain qui, à travers d'inévitables errements certes, mais animé par un souffle créateur qu'on ne pouvait pas ne pas sentir, était en train de bourgeonner et de se former sous mes yeux un peu ébahis dans une ambiance de fête et avec la joyeuse insouciance des fleurs des champs ! Le contraste était saisissant, certes, entre le vieux monde dont j'émergeais tout juste, et ce monde nouveau en train de naître comme du néant, par je ne sais quel enchantement !

C'est vrai que du simple point de vue matériel, ce monde nouveau tirait son existence, de cent et mille façons, du vieux dont il était un rejeton insolite ; Dieu sait comment, plaqué sur lui tout en le désavouant, en symbiose étroite avec lui et le grignotant sans relâche. On pouvait penser - et c'était là, sans doute, notre "grande espérance" - que l'esprit du monde nouveau allait ainsi grignoter et gagner peu à peu le vieux et le transformer, à la manière d'un ferment, imperceptible quasiment, travaillant une lourde masse apparemment inerte et qui finit pourtant par la "gagner" et la faire lever... Mais il est vrai aussi (je ne m'en suis aperçu que progressivement, et sans lui donner peut-être tout le poids qui lui revenait...) que le "grignotage" n'était pas qu'à sens unique - que le vieux monde, ou pour mieux dire "le vieil homme", grignotait de même, insidieusement, l'homme nouveau qui se cherchait en nous.

De ces deux mouvements qui se répondaient l'un à l'autre, nous voyions sur-tout celui qui alimentait notre espérance folle (laquelle méritait bien un tel encouragement...). Nous avons tendance par contre à ignorer ou à sous-estimer l'autre, de mauvais augure. Pour lui donner tout son poids, il nous aurait fallu une rigueur vis-à-vis de nous-mêmes, et une profondeur de vision, qui (je crois) a fait défaut à tous les acteurs de cette courte et mémorable épopée de la "Contre-culture". Il lui a manqué, non la dimension spirituelle qui, bien au contraire, y était première, mais la r i g u e u r propice à un a p p r o f o n - d i s s e m e n t véritable (\*). Même l'élan d'une foi généreuse, force vive ouvrière d'un tel approfondissement, ne peut cependant en aucun cas, à la longue et par sa seule présence, y suppléer (\*\*).

Cet "homme nouveau" qui se manifestait d'une façon certes souvent déconcertante pour beaucoup, mais aussi peut-être, parfois, d'une façon quelque peu trop assurée, voire voyante - telle une bannière arborée fièrement au signe du Verseau..., ce n'était pas pour autant une fiction creuse, pure façade recouvrant un néant, une pose. Il était la projection d'une aspiration authentique, surgie des profondeurs, maintenue prisonnière depuis des générations, des siècles, des millénaires peut-être. L'homme nouveau, le v r a i , il est bel et bien présent, tel un germe qu'appelle un devenir et qui demande à naître, au plus profond de chacun de nous. Caché si profond que rares sont ceux que la vie a conduits ne serait-ce qu'à l'entrevoir l'espace d'un instant. Et bien plus rares encore sont ceux qui ne le craignent, bien pire qu'ils ne craindraient le diable en personne ! C'est bien pourquoi sûrement (parmi d'autres causes également réelles, mais superficielles et secondes) "les marginaux" (alias "les cheveux longs") déclenchaient et déclenchent encore, chez tant de braves gens, des réactions viscérales d'antagonisme et d'aversion. Car pour ces gens comme pour les marginaux eux-mêmes, ceux-ci représentent comme une effigie et le symbole de l'homme enfoui en nous (méconnu, méprisé, écrasé et pourtant increvable...) et qui demande à naître...

Certes, le symbole ou l'effigie n'est pas la chose. Le marginal, s'il a opté pour un r ô l e véritablement nouveau, n' e s t pas plus l'"homme nouveau" que ne l'est le premier brave citoyen venu. Plus précisément, si différence il y

---

(\*) Cette intuition apparaît pour la première fois en note de bas de page ((\*) page 277/78 ) à la section avant-dernière "L'acte (3) : une charrue nommée Espérance" (n° 59).

(\*\*) J'ajouterai qu'en retour, cet approfondissement nourrit la foi, et que cette nourriture lui est même indispensable. En l'absence d'un approfondissement animé par la foi, celle-ci, si vivace soit-elle au départ, s'évente et finit par perdre son pouvoir créateur.

a, c'est que chez le marginal il y a pour le moins une première prise de conscience de cette aspiration montant des profondeurs, et qu'il traduit tant bien que mal par cette mise en scène de ce que son conscient lui représente comme image de ce fameux "homme nouveau". Image et mise en scène qui parfois mettent en jeu une créativité véritable, mais qui la plupart du temps sont beaucoup plus fortement tributaires de l'inertie de l'égo (avec ses sempiternels mécanismes de vanité, de recherche de sécurité et de fringale d'illusion) que mues par les forces créatrices de l'âme. Et tout en se réclamant fièrement de valeurs pavoisant à l'"homme nouveau" et y trouvant une image de lui-même gratifiante et une nouvelle identité sécurisante, le marginal, non moins que le commun des mortels, est aliéné de son être profond, de cet "homme nouveau" en lui qui l'appelle - il n'a pas moins peur de lui, au fond et quoiqu'il en pense, quel tel "bourgeois" qu'il fait mine souvent de regarder de haut ! S'il a bel et bien accompli un pas que celui-ci n'a pas franchi encore, pas courageux certes et de conséquence, il reste pourtant mille et mille pas à faire dont il n'a pas le moindre soupçon (et certains d'une toute autre portée !), pour lui faire découvrir en devenant et devenir en découvrant cet "homme nouveau" véritable qu'il se figure être déjà et dont, pour cette raison même, il est impuissant à percevoir l'attente et à attendre l'appel.

Pour le dire autrement : il y a ici deux réalités de nature différente. Il y a la réalité profonde, le germe de ce qui peut et voudrait être et que nul ne peut encore prédire, l'appel d'un devenir encore insoupçonné ou peut-être déjà obscurément pressenti - le vrai homme nouveau, l'homme des profondeurs, "l'être profond" qui vit et qui attend en chacun. Et il y a une réalité de surface, qui est comme une représentation déformée, tendancieuse et grossière, statique, pour ne pas dire une contrefaçon, de cette réalité profonde, à jamais mouvante et insaisissable. (Appelons-là l'effigie, ou l'effigie nouvelle pour rappeler qu'elle est censée représenter l'homme nouveau, et qu'elle a représenté un type nouveau d'image de soi, inventé par la contre-culture à l'intention des siens.) Et voici ce qui cloche : entre la réalité de surface et celle des profondeurs, il n'y a pas de lien organique, de continuité qui les relierait en impliquant la psyché dans sa totalité, couche par couche (\*). C'est de cette carence que vient le caractère en grande partie factice de l'effigie, "plaquée", sur la psyché au lieu de faire corps avec elle, simple "livret" pour un rôle joué avec conviction - rôle dont le choix reflète

---

(\*) Comparer avec la réflexion dans la section "Travail et conception - ou le double oignon" (n° 10), et plus particulièrement à la page 28.

une aspiration profonde, mais qui n'en reste pas moins un rôle. Chez le marginal pas plus que chez les êtres qui ont opté pour des rôles plus conventionnels, la surface n'est nourrie par la profondeur, les actes et les comportements conscients ne sont mûs par les forces créatrices qui sourdent des couches profondes. Le "merdier" intermédiaire du subconscient et des couches moyennes de la psyché, fief par excellence du moi et écran efficace pour intercepter les messages et les motions venant des profondeurs, n'est pas moins envahissant chez cet homme, qu'un authentique et généreux élan de son être a conduit à vouloir incarner le rôle de l'"homme nouveau", qu'il n'est chez tout autre.

Nettoyer tant soit peu ce "merdier" et par là, le rendre moins opaque et rétablir le contact entre la surface et la profondeur, par un processus créateur mettant en jeu et transformant la psyché dans sa totalité, au lieu de se contenter d'apprêter la surface à son goût et de s'y maintenir - c'est là un t r a v a i l. Je l'ai appelé (tel du moins que je l'ai pratiqué) "travail de méditation". Légaut, chez qui ce travail s'est poursuivi de façon toute différente, l'appelle "approfondissement intérieur", terme qui se prête mieux à l'acception plus large que j'ai en vue ici.

Si la maturation en moi au cours des quinze années écoulées me fournit à présent un regard nouveau sur le sens de la courte épopée de la Contre-culture, et surtout sur la raison de son caractère éphémère comme de son indéniable é c h e c (échec patent tout au moins dans une perspective purement historique, sinon dans une optique spirituelle (\*)), c'est surtout, peut-être, en me révélant ce qui, par la présente réflexion, émerge comme la " c o n t r a d i c t i o n f o n d a - m e n t a l e " de ce mouvement. C'est celle-ci. La véritable raison d'être de la contre-culture, aux yeux même de ceux qui en étaient les acteurs, était assurément de réaliser "ici et maintenant" l'homme nouveau : celui qui seul avait vocation et pouvoir de créer la vie nouvelle, embryon d'une société nouvelle surgissant in extremis du corps décrépité de la société finissante. Mais l ' h o m m e n o u - v e a u n e s ' i m p r o v i s e p a s , fut-ce dans l'élan d'une foi hardie et généreuse. L'homme nouveau en nous n'est pas celui que nous nous imaginons, et que nous nous efforçons de camper à partir de ce que nous imaginons. Nul ne le connaît, si ce n'est Dieu seul. Et nul n'y atteint jamais, même aux moments les plus intensément créateurs de sa vie. L'homme nouveau n'est pas dans l'aujourd'hui,

---

(\*) Dans une optique spirituelle, il ne saurait y avoir d'action qui fut créatrice et qui soit un "échec" pur : toute action créatrice est féconde, et cette fécondité n'est pas limitée à un instant, elle a qualité intemporelle. Voir à ce sujet la section "L'acte (2) : toute création est un commencement sans fin" (n° 58).

dans le fameux "ici et maintenant" tant prisé, pas plus qu'il n'est dans demain, qui n'est que l'aujourd'hui différé. L'homme nouveau, en vérité, est Dieu à l'horizon, appelant en nous un devenir vers une destination inconnue. Et ce devenir n'est pas d'un instant d'ardeur et de foi, ni d'un mois ni même d'années, mues par une vision exaltante et généreuse. Il est de tous les instants à longueur de vie. Et même quand la joie l'anime ce n'est pas une fête, mais bien un travail. Travail sans fin, sans cesse à reprendre, où chaque achèvement est le franchissement d'un seuil et un nouveau commencement.

C'est le travail par lequel l'homme, en se découvrant, s'approfondit, et en s'approfondissant, se découvre plus profondément. Une des étapes cruciales de ce voyage sans fin dans l'Inconnu est la découverte de la présence et de l'action de Dieu en nous. Mais pas plus que les étapes antérieures, celle-ci n'est un achèvement par quoi nous aurions "atteint", enfin, à l'"homme nouveau". C'est un plus grand commencement, ouvrant le regard sur un infini plus grand encore que ceux que nous avons précédemment entrevus...

Si pourtant on s'obstine à chercher un "homme nouveau" en chair et en os, et qu'on m'accule à le décrire, je dirais que c'est celui qui a pris conscience du processus du devenir spirituel et qui lui donne une place centrale dans sa vie. Entendant par là, non pas qu'il professe telles ou telles idées sur la "spiritualité" et sur la place qu'il convient de lui donner, mais que cet homme est en marche spirituellement - un homme en lequel se poursuit jour après jour le travail (conscient ou inconscient) d'un devenir spirituel. C'est-à-dire aussi, un travail de découverte de lui-même (à travers le plus souvent, de sa relation à autrui...), et (s'il lui est donné) de l'action de Dieu en lui (\*).

---

(\*) (8 septembre) Le lecteur attentif aura remarqué avec quelle réticence je m'avance ici à hasarder une "description" de celui qui mériterait le nom d'"homme nouveau" ("en chair et en os"). Quand on cède imprudemment à l'entraînement ou à l'appel nous poussant vers ce genre de description, on n'est que trop porté, par ignorance ou par manque d'ampleur dans la vision quand ce n'est pas par simple vanité, à présenter une description plus ou moins voilée et dûment idéalisée de soi-même. Je ne prétends pas y avoir échappé. Du moins ai-je essayé d'appréhender ce que pourrait être cet homme-ferment, par une qualité (sur laquelle je reviens encore deux alinéas plus loin) qui, tout en saisissant ce quelque chose d'essentiel en lui qui le rend ferment actif, soit aussi peu limitatif que possible.

Je n'y ai sûrement réussi qu'imparfaitement. La pensée m'est venue que cette description n'inclut pas des hommes comme Rudi, "l'enfant dans l'esprit" dont il a été question précédemment (dans la section "Rudi et Rudi - ou les indistinguables", n° 29). Ce sont les hommes (ferments s'il en fut !) qui sont déjà à leur façon - à la façon de l'enfant, avec une simplicité parfaite, un avec ce "Dieu à l'horizon" dont je prétendais tantôt que nous ne l'atteignons jamais. Il est vrai aussi que j'ai tout l'impression qu'un homme comme Rudi n'a jamais eu à "atteindre" un état qui, bien au contraire, semble avoir été le sien depuis toujours !

Nul doute que si une société nouvelle doit naître sur la vieille en pleine décomposition, ce sera par l'émergence de ce nouveau type d'hommes. Hommes tout aussi limités, tout aussi faillibles et conditionnés, tout autant sujets à erreur, aberrations, faiblesses que tout autre. Hommes pas plus intelligents ni même peut-être, forcément, de plus grande maturité que tels autres. Et pourtant homme différent de tout autre par ce travail qui se poursuit en lui que tous les autres éludent - ce travail par lequel constamment, quels que soient ses erreurs et ses aveuglements involontaires, il retrouve le contact avec lui-même et e s t lui-même pleinement.

J'ai tenté là une description, sinon vraiment de l'"homme nouveau" à jamais appelant et à jamais hors d'atteinte, du moins d'une qualité qui me paraît essentielle pour sans cesse l'approcher : celle d'une "adhérence" persévérante, rigoureuse et fidèle à l'invisible chemin, au chemin sans fin qui y mène. Mais y a-t-il eu un seul "marginal", en France ou ailleurs, qui corresponde tant soit peu à cette description ? J'en doute (\*). Bien plus, je n'ai pas connaissance d'un marginal qui ait eu ne serait-ce que quelque idée de l' e x i s t e n c e d'une telle chose qu'un travail d'approfondissement, d'un "devenir" spirituel, et de ce que cela pourrait bien être ; ou qui aurait eu quelque soupçon qu'en l'absence d'un tel travail, tout projet pour "changer la vie" reste une utopie séduisante et sans conséquence, et ses mises en oeuvre se réduisent à autant de mises en scène, quels que soient par ailleurs l'enthousiasme, l'énergie, la bonne volonté qu'on y mette.

En vérité, faute d'être accompagné d'un approfondissement spirituel, aucun tel projet et aucune ébauche pour le réaliser n'a en lui le pouvoir créateur qui pourrait autour de lui faire bourgeonner la société nouvelle sur le pourrissement de celle qui déjà, spirituellement, est morte. Plutôt, ces projets et ces efforts sans cesse retombants font partie du processus de décomposition des choses mortes ou condamnées, par quoi déjà se prépare le terreau sur lequel doit éclore le nouveau. Processus créateurs à leur propre niveau sans doute. Mais ce n'est pas là encore, à proprement parler, "le nouveau", et encore moins "l'homme nouveau".

A dire vrai, mis à part quelques êtres disséminés dans les foules et dont Dieu seul connaît les visages et les noms, il semblerait que ces hommes nouveaux,

---

(\*) On serait d'ailleurs mal venu de songer à en faire grief à ladite Contre-culture, tant ces "hommes-ferments" sont aujourd'hui encore chose beaucoup plus que rare (comme je le souligne encore ci-dessous, dans le dernier alinéa). Lui en faire grief reviendrait d'ailleurs à en faire grief à Dieu Lui-même, qui (je n'ai à ce sujet aucun doute) a suscité et animé de son souffle cette vaste vague de fond, véritablement i m p e n s a b l e en termes de seuls déterminismes psychiques, bien plus encore qu'elle n'a été éphémère...



ferments du devenir du Monde, ne se sont pas levés encore. Nul doute qu'à l'Heure fixée par Dieu, ils seront révélés à eux-mêmes sous le souffle de Sa Tempête et sous les eaux de l'Ondée.

## 62. L'appel du silence

(9 septembre) Comment est née et s'est développée en moi cette connaissance obscure d'un besoin de transformation intérieure ? Ou tout au moins, dans un premier temps, d'une transformation de ma vie (sinon de ma personne), plus profonde qu'un simple changement de milieu, d'activités et de vision du monde ? Changement qui pourtant avait été ressenti en son temps comme un bouleversement total, m'ouvrant sur une vie toute autre - une vie, par tout ce qu'elle mettait en contribution en moi, d'une plénitude comme je ne lui en avais jamais connue avant, et qui par moments m'emplissait d'une gratitude émerveillée, comme incrédule de ce qui m'arrivait !

Il est vrai que je vivais alors à un diapason qui, à la longue du moins, n'était pas accordé à mes penchants profonds. Sûrement, ma vocation fondamentale est celle de " c h e r c h e u r ". Chercheur j'ai été toute ma vie depuis l'adolescence (\*), que ma quête soit intellectuelle, charnelle ou spirituelle. L'espace de trois ou quatre ans, ma recherche m'avait amené au contact des hommes - non de quelques-uns, familiers de longue date comme cela avait été le cas avant, mais de beaucoup d'hommes et de femmes de tous les horizons, aux innombrables visages recouvrant autant de destins inconnus, entrevus dans un tourbillon, le temps à peine, ici et là, d'en entrevoir le mystère... Contacts éphémères, qui toujours restaient superficiels par la force des choses. "Force" qui tenait plus encore à une carence en moi de profondeur, de véritable présence, qu'à ce caractère éphémère. Même avec mes nouveaux amis, ceux avec lesquels j'étais engagé dans une action commune intense qui m'absorbait tout entier et avec lesquels, et parfois p a r lesquels, je progressais dans le travail fiévreux vers une compréhension du monde, auxquels aussi je me sentais lié par des sentiments partagés d'affection chaleureuse - même avec eux le contact restait à peine moins superficiel que celui que j'entretenais naguère avec mes amis mathématiciens ou avec mes élèves. Plus superficiel encore, peut-être, de mon côté que du leur, tant au fond j'ai tendance à

---

(\*) A dire vrai, cette vocation est déjà apparente dès mon enfance, au moins à partir de l'âge de sept ou huit ans.

m'intéresser plus aux choses qu'aux êtres, plus à l'ordre qui régit le Monde et aux lignes de force de son devenir, qu'aux êtres qui le peuplent et à leur vécu intime.

De m'impliquer au maximum, d'une façon aussi personnelle que j'en avais alors les moyens, n'y changeait pas grand-chose. Ni d'avoir su voir, et dépasser cependant bien que mal, le piège de l'attitude "militantiste" ou "missionnaire" (\*) qui, sous couvert de la Cause qui a besoin du soutien de t o u s , n'approche un visage nouveau que pour aussitôt le "conscientiser" c'est-à-dire en l'occurrence, le gratifier de m e s Vérités (toutes chaudes encore !) et l'enrôler aussi sec à leur service si faire se peut, ou à défaut, laisser tomber. Non, j'avais échappé à ce stéréotype-là si courant, qui alors me guettait au tournant ! Mais il me faut dire, pourtant, que ce qui me liait à mes nouveaux amis, comme ce fut le cas naguère avec mes amis dans le monde que j'avais quitté, n'était que de façon accessoire et seconde la sympathie que j'éprouvais pour eux. Avant toute autre chose, c'étaient les t â c h e s que nous avions en commun et dans lesquelles je m'étais investi à tel point qu'au niveau subjectif du vécu intime (restant inexprimé, certes, même à moi-même), et que je le veuille ou non, elles m'apparaissaient véritablement comme m e s tâches (\*\*). Et que je le veuille ou non aussi, comme par le passé, mon intérêt pour autrui restait conditionné par ces tâches et par la part qu'il était disposé à y prendre de son côté. Il ne découlait pas, simplement et spontanément, de la source vive d'une sympathie qui aurait préexisté à toute tâche, à toute "recherche".

Ce porte-à-faux dans ma relation à autrui n'a d'ailleurs pas disparu de ma vie aujourd'hui encore. Et il n'est nullement spécial à ma personne. Ce "don de sympathie" auquel je songeais à l'instant est certes une des choses les plus rares et les plus précieuses du monde. Je ne sais si un jour, dans cette vie encore, il me sera donné. Bien sûr, c'est en ces années justement où, plus qu'à aucune autre époque de ma vie, j'ai été en contact quotidien, "massif" et intense avec autrui, de façon à mobiliser tout mon énergie pour y faire face - c'est alors que j'ai été confronté de la façon la plus insistante à ce porte-à-faux continu, qui ma vie durant déjà m'avait suivi pas à pas. Je sentais obscurément son insidieuse présence, sans à aucun moment n'avoir la lucidité de m'y arrêter,

---

(\*) J'y ai d'ailleurs été aidé par plusieurs amis de Survivre et Vivre, de plus grande expérience et maturité que moi, que j'évoque dans la note de b. de p. (\*) page 282 à la section "Le Souffle et la Tempête" (n° 60).

(\*\*) Comparer avec la réflexion dans Récoltes et Semailles dans la note "Le retour des choses (ou un pied dans le plat)" (ReS II n° 73).

de m'y confronter comme à une chose qui posait problème et qui méritait bien que je m'y arrête. L'idée même de "m'arrêter" ainsi sur une chose de ma propre vie, de la regarder, de l'interroger en somme après en avoir d'abord senti l'interrogation muette (et pourant combien insistante !), au lieu de me contenter de suivre "au pif" la ligne de pente des mécanismes tout tracés d'attraction-répulsion, agréable-désagréable - une telle idée ne m'était encore jamais venue. Elle n'aurait pu me venir d'aucun exemple autour de moi, d'une façon de faire ou d'une attitude intérieure dont j'aurais été un jour témoin. Je ne me rappelle pas, d'ailleurs, que cette question-là, concernant aussi bien la qualité des relations entre nous au sein du petit noyau que nous formions (autour de la rédaction du bulletin Survivre et Vivre), que nos relations avec l'extérieur, ait jamais été évoquée entre nous, et je doute que quelqu'un l'ait soulevée. Je crois qu'aucun de nous n'avait alors la maturité pour la percevoir de façon assez nette pour être en mesure de se la poser à lui-même.

Le fait est que par ma vocation, qui a fait de ma vie une recherche sans fin, comme aussi par mes penchants qui s'y accordent, je suis fait pour une vie beaucoup plus de solitude que de rencontres, beaucoup plus de silence que de paroles. C'est sur le tard seulement (\*) que j'ai reconnu dans toute sa force ce besoin profond et que j'ai cessé de lui faire obstacle par une fausse "générosité", me faisant me mettre à la disposition des autres avec une disponibilité contrainte au fond et toute de surface. D'aller ainsi à l'encontre de mes vrais besoins et désirs, celle-ci n'a finalement rien qui vaille à donner (\*\*). Pour être à même de donner quelque chose de moi-même qui soit de prix, encore faut-il que celle-ci ait mûri en moi, tel un fruit dont je serai le premier à sentir le poids et à goûter la saveur. Faute de quoi, ma "disponibilité" est comme la plate surface polied'un miroir, renvoyant seulement à l'autre les remous d'un mouvement tout de surface qui le fait venir vers moi, et qu'il retrouve en moi dans l'esprit même dans lequel je le reçois sans vraiment l'accueillir, me prêtant à lui sans être en mesure de vraiment me donner.

---

(\*) A partir de juillet 1979, quand pour la première fois je me suis retiré dans une solitude à peu près complète. Celle-ci s'est prolongée pendant plus d'une année. C'était l'année où, vingt-deux ans après la mort de ma mère et trente-sept ans après celle de mon père, j'ai pour la première fois "fait connaissance avec mes parents" et de ce qu'avait été leur vie. C'est alors que j'ai découvert les sources du conflit dans mon être, remontant aux jours lointains d'une enfance déchirée et oubliée...

(\*\*) Ces réflexions s'appliquent à plus ou moins toutes les relations que j'ai eues à autrui, à l'exception de celles basées sur quelque chose qui se faisait en commun. Parmi celles-ci, certes, il faut compter ma relation aux femmes que j'ai aimées, qui pendant longtemps ont pris une grande place dans ma vie.

\* \*  
\*

Il m'a fallu de longues années encore avant de réaliser clairement ces choses - assez clairement pour que, sans avoir même de décision à prendre, ma vie se replie et se concentre en ce besoin toujours plus insistant et plus impérieux de solitude. Solitude bienfaisante, solitude bénie toute saturée de silence, matrice féconde du travail qui devait se faire en moi et qui déjà, depuis des années sûrement, m'appelait...

Toujours est-il qu'au bout d'une ou deux années d'activité militante intense, j'ai commencé à sentir consciemment ce besoin croissant de recueillement et de silence. Mais peut-être serait-il plus juste de dire que j'ai senti peu à peu, d'abord, le caractère somme toute superficiel, et à la longue (au fur et à mesure que le temps s'écoulait et que se rôdaient les nouvelles activités et le rôle nouveau dont elles m'investissaient...) r é p é t i t i f , du mouvement dans lequel j'étais engagé et qui de plus en plus finissait par être perçu comme une a g i t a t i o n , bien plutôt que comme un véritable mouvement créateur.

Mouvement créateur il avait été, certes. Mais à présent, insensiblement, je le sentais glisser dans une routine. La découverte du Monde et d'autrui cédait le pas au jeu des réflexes nouvellement acquis. Rançon, assurément, du niveau superficiel auquel se maintenaient les relations nouées et poursuivies autour du projet commun. Oui, les réflexes se rôdaient, discernant tels "profils" d'interlocuteurs (qu'il convenait dès lors d'aborder de telle manière), mémorisant tout un éventail de telles questions ou telles objections qui sans cesse revenaient, et auxquelles il n'y avait plus à inventer des réponses tâtonnantes, mais simplement servir en retour (comme par un bouton qu'on presse !) telle réplique toute prête. Réplique pertinente en elle-même, voire évidente, et pourtant usée déjà, à force d'avoir été dite et redite.

En face de nous beaucoup de confusion certes, beaucoup de peur aussi qui ne dit pas son nom (et que je ne faisais alors que deviner), une immense réticence à se confronter à la réalité (réticence et peurs nous venant du fin-fonds d'un passé millénaire...), une irrésistible tendance à se raccrocher aux idées sécurisantes, à la limite parfois du grotesque et du débile (mais où l'humour noir inconscient et la provocation avaient peut-être aussi leur rôle à jouer...); parfois aussi, chez les "officiels" s'identifiant sans réserve à l'ordre et aux institutions établis, et jusque chez des savants auréolés de prestige (et de

pouvoir...), une mauvaise foi crasse sous des airs souriants, péremptoires et distingués, à vous couper le souffle... (\*).

Certes, chacune des innombrables questions, évoquées dans les débats publics ou dans la correspondance (s'enflant jusqu'à devenir débordante...) autour de Survivre et Vivre, était urgente et importante. Chacune était l'amorce vers une profondeur qui, dès qu'on la poursuivait quelque peu, débouchait tout droit sur les grandes questions : celles de notre temps, et aussi, bien souvent, celles de tout temps. Mais au niveau où se poursuivait le contact, au niveau même où nous nous trouvions alors nous-mêmes, cette "profondeur" elle-même ne pouvait alors que rester en surface. Quoique nous fassions, elle n'impliquait guère que notre pensée "de surface", la pensée consciente, l'intellect, sans inclure les parties plus profondes, autrement plus puissantes et prépondérantes de la psyché (dont aucun de nous n'avait d'ailleurs encore la moindre idée (\*\*)). Nous présentions confusément, sans qu'aucun de nous cependant (je crois) ne le réalise pleinement, que la profondeur passe de nécessité par ce qui est le plus intimement personnel - par ce qui est toujours t u , non seulement dans les débats publics et dans les correspondances nouées autour d'une action militante (future même une action qui se veut de "subversion culturelle"...), mais e n t o u t e o c c a s i o n . Une ou deux fois seulement, au cours de ces deux années de militantisme "culturel" intense, est-il arrivé que soient balayées, l'espace d'un instant, les défenses bardées de fer qui bouclent la violence malséante d'une émotion libératrice montée des profondeurs. (Pour nous laisser

---

(\*) Je pense ici tout particulièrement aux prises de position officielles à propos du débat sur l'industrie nucléaire. Elles étaient reproduites servilement par la grande presse au grand complet, qui jamais n'a seulement fait allusion à l'existence d'un débat, portant sur des problèmes redoutables et qui, aujourd'hui plus que jamais, apparaissent insolubles. Cela a été la première occasion où j'ai pu constater sur le vif ce qu'on pourrait appeler une véritable c o r r u p t i o n i n t e l l e c t u e l l e (symptôme certes d'une corruption spirituelle plus profonde...), aussi bien dans les milieux scientifiques inféodés au complexe nucléaire-militaire, que dans ceux de l'information. (Corruption qui, dans le premier nommé des deux, n'a fait que progresser depuis dans des proportions effrayantes.) Le seul journal "établi" en France qui donnait une contre-information (et de plus, sérieuse) sur le problème nucléaire, et plus généralement sur la crise écologique, était Charlie Hebdo, sous l'impulsion surtout de Fournier. Malheureusement, l'audience de Charlie-Hebdo était des plus limitées, et ne dépassait guère alors les milieux plus ou moins marginaux.

(\*\*) A vrai dire, par ma lecture de Krishnamurti qui m'avait mis la puce à l'oreille, j'en avais bien quelque idée dès ce moment, où j'ai eu ample occasion de faire des observations dans ce sens un peu partout autour de moi. Mais (comme je l'ai souligné ailleurs) cela ne m'était pas d'un grand secours, faute de voir l'action des forces inconscientes en moi-même, ou seulement de me rendre compte de leur existence. (Comparer la sous-sous-section "Le fait le plus dingue" (n° 56,7), a.), notamment la note de b. de p. (\*) page 255.)

ensuite avec ce sentiment de gêne ambiguë, pour ne pas dire de honte, d'avoir été débordés et emportés ainsi par l'imprévisible et l'incompris et par là, de n'avoir pas su être cette fois, mais pas du tout, "à la hauteur"...

Au point où nous en étions, ce grand Débat que nous étions venus semer sous la pression des temps, débat brûlant certes et aux mille et un visages, il ne pouvait alors que se cantonner dans une surface, soigneusement circonscrite et balisée par des forces invisibles et vigilantes. N'en est-il d'ailleurs ainsi de tout "débat", de tout ce qui n'approche autrui, finalement, que par le général, et alors même qu'on n'hésiterait pas, pourtant, de s'y impliquer de façon toute personnelle ? Cette "implication" elle-même ne peut être plus profonde que n'est le regard en lui-même de celui qui s'implique ! Et alors même que le regard aurait atteint une profondeur, celle-ci, en vérité, n'est pas une chose qui puisse se livrer sur commande. Elle n'est pas de nature à servir de moyen pour animer ou alimenter un "débat". Elle se situe à un niveau entièrement différent de tout débat, de toute discussion, de toute opinion sur ceci ou cela, de toute option "pour" ou "contre". Elle ne se livre qu'en des très rares instants, que nul ne peut prévoir (si ce n'est Dieu seul, peut-être...), et encore moins consciemment préparer. Ou alors elle se dit dans une oeuvre née de cette profondeur et nourrie par elle, mûrie dans le silence, et longtemps et tendrement portée...

Ces choses-là, je crois, étaient "sues" alors quelque part en moi, mais à un niveau qui échappe au regard de la pensée consciente. Par contre, de plus en plus fortement, se faisait jour en moi ce sentiment d'une "agitation" somme toute chaotique, désordonnée, succédant à la vague de vaste mouvance qui d'abord m'avait porté - une agitation faite d'une infinité de petits "mouvements de surface" issus des peurs et des fringales, des espoirs et des craintes, des réflexes périphériques comme des forces égotiques maîtresses de millions innombrables d'êtres entraînés dans la grande dérive des Temps, et dans laquelle mon propre vouloir et ma voix, s'efforçant obstinément de forcer leur sillon, n'étaient finalement qu'une de ces rides parmi les millions d'autres se progageant dans tous les sens possibles (et même impossibles !) à la fois, s'enchevêtrant et finalement s'annihilant les unes les autres, comme par le seul effet des lois du hasard les brassant dans l'immense Roue tournante d'une sorte d'inexorable Tombola géante.

Ou pour le dire autrement : j'avais ce sentiment irrécusable que mes activités avaient (je n'aurais su dire quand ni comment) cessé d'être a c t e ,

et que de plus en plus ma voix se trouvait engloutie irrémédiablement dans une mer envahissante de b r u i t ; qu'elle faisait partie de cette marée montante de bruit qui emplissait et submergeait ce Monde en démente dont le sens même et ce qui fut substance se déglinguaient et se désagrégeait en ce chaos du bruit. Mes efforts pour endiguer ce qui ne saurait être endigué, pour imprimer une direction à ce qui ne pouvait être dirigé et qui se désagrégeait sous mes yeux en cette agitation chaotique, en cette frénésie aveugle, destructrice de tout sens et de toute vie - ces efforts même faisaient partie du chaos, venant alimenter par leur dérisoire apport ce processus de désagrégation chaotique, cette frénésie du verbe en délire, ce tintamarre, ce bruit... (\*)

C'est par cette perception aiguë d'une cacophonie de bruit à laquelle moi-même participais (perception affleurant à la conscience mais beaucoup plus puissante encore, sûrement, dans les couches immergées...), que s'est fait jour en moi, d'un même mouvement, une n o s t a l g i e d u s i l e n c e . Nostalgie très discrète certes et oh combien insolite ! qui venait là comme des cheveux sur la soupe alors que le Monde, pour survivre et pour vivre, avait le plus grand besoin de nos efforts ! Si insolite même que j'ai dû pendant un bon moment la réprimer dur, la balayer du champ de la conscience nette. A force de pousser (discrètement...), elle a fini pourtant par s'y infiltrer, et j'ai fini moi, de guère lasse, par admettre son existence. Il m'est même arrivé, une fois ou deux, d'en parler à autrui, avec cette impression étrange pourtant de "faire du chiqué" (la voix de la "raison" ! nul doute, c'est encore elle...!), tant il était loin alors de mes habitudes mentales bien trempées de prêter attention à de tels "impondérables" indignes qu'on s'y arrête, plutôt que de suivre, imperturbable, la voie que fermement je m'étais tracée. Et je me rappelle encore de ma surprise qu'une allusion hésitante éveille un écho, et de constater que d'autres que moi encore avaient senti l'insidieuse emprise du bruit, et sentaient comme moi (même s'ils n'étaient pas plus que moi prêts à les suivre...) l'insistante attirance et le muet appel du silence.

---

(\*) Comparer avec la description de l'apothéose du bruit dans la note "La Loi, le discours et le Bruit - un cycle millénaire se clôt" (n° 57), page 176

## 63. Chevalier de la vie nouvelle

(10 septembre) C'est tout d'abord, je crois, par cette perception croissante d'une sur-saturation du monde et de moi-même par le bruit, et par la nostalgie de silence qu'elle a fait naître en moi, qu'est entré dans ma vie ce sentiment ou (pour mieux dire) cette conscience d'un besoin de transformation intérieure, évoquée au début de la réflexion de hier. Sûrement, je réalisais obscurément (sans trop pourtant y croire, tant l'idée, une fois exprimée, m'aurait sans doute semblée saugrenue...) que ce silence auquel comme malgré moi j'aspirais était la transformation qui m'appelait, était cette "vie nouvelle" que dans un même mouvement avec des milliers d'autres êtres, porté avec eux par le même souffle, je me sentais appelé à créer. Cela faisait deux ans, courant 1972, que de concert avec une poignée d'autres je parlais et théorisais de cette fameuse "vie nouvelle", en train déjà d'éclore dans un foisonnement d'expériences de vie communautaire un peu partout, en milieu urbain comme à la campagne, en France certes mais plus vigoureusement, plus massivement encore, de façon peut-être plus diverse, plus riche, plus radicale et aussi, déjà, plus structurée, aux Etats-Unis (\*). Il était temps enfin, laissant à d'autres le soin d'écrire et de discuter sur le vieux monde agonisant et sur le nouveau en train de naître, de me jeter à l'eau moi-même pour y apprendre à nager en nageant, et à vivre ("nouveau") en vivant !

Des considérations des plus convaincantes et pertinentes m'avaient bel et bien convaincu que c'était bien la forme de vie communautaire qui était appelée, dans la société de demain qui déjà s'amorçait, à remplacer la famille traditionnelle, décidément défaillante et désormais dépassée. C'est dans une telle forme de vie, c'était là une chose bien entendue, que j'allais m'engager : j'allais "démarrer une communauté". Comme on s'apprêterait, en somme, à fonder une famille, quand il ne reste plus qu'à trouver la mariée. Je n'attendais plus que les compagnons providentiels, hommes et femmes ou couples avec ou sans enfants,

---

(\*) J'ai eu la possibilité de voir sur place, un peu en "coup de vent" malheureusement, la Contre-culture aux Etats Unis, pendant une tournée de quelques semaines que j'ai faite d'une quinzaine d'Universités américaines, en qualité de conférencier invité mathématicien, mais en fait pour animer des débats sur la Crise de Civilisation. J'ai eu finalement des contacts bien plus chaleureux et plus intéressants avec la population estudiantine contre-culturelle sur les campus universitaires et avec d'autres marginaux "down town", qu'avec mes collègues, dont pratiquement aucun n'était disposé à se dégager de ses routines de pensée et de vie. Par contre, j'ai été fortement impressionné par la force, l'originalité et la richesse du mouvement communautaire aux Etats-Unis, à un moment où le mouvement similaire en France commençait tout juste à éclore.



qui se joindraient à moi (si je ne me joignais à eux) pour faire route ensemble !

Certes, je n'ignorais pas que la plupart des communautés, poussant comme des champignons l'espace d'un matin de pluie, se désagrégeaient dès le soir. Mais l'idée qu'il pourrait m'en advenir de même ne m'effleurait même pas, tant j'étais empli à mon propre égard d'une confiance inconditionnelle et sans réplique, tant je me sentais sûr aussi que je saurais ne m'engager qu'à bon escient, avec des compagnons aussi dignes de confiance que moi-même, aux ressources non moins précieuses que les miennes. Sans aller jusqu'à le dire ni même le laisser entendre, je voyais déjà secrètement miroiter devant mes yeux une sorte de communauté-pilote, appelée (cela allait même de soi) à un grand rayonnement par ses initiatives mais aussi par sa qualité de vie et de relations humaines, grande ouverte sur l'extérieur (cela aussi allait sans dire), relais précieux de l'action de Survivre et Vivre dans le tissu communautaire que je voyais déjà s'étendre sur le pays...

Même "le silence", sûrement, devait être inclus (mais je ne saurais plus dire comment) dans cette vision de belle prestance d'une sorte de cellule expérimentale pour le corps de la société de demain. Pour le "silence", certes, je n'étais pas en train d'en prendre le chemin ! Il a fallu bien des années encore pour que, tel un voleur dans la nuit, il vienne furtivement me visiter ici et là pour me dépouiller une à une, comme d'autant de meubles hétéroclites et encombrants, des illusions neuves et vieilles, massives ou branlantes, auxquelles j'avais été si fortement attaché. Et il a fallu bien d'autres années encore avant qu'enfin le grand dépouilleur ne s'installe à demeure et que sa soeur, la solitude, ne devienne (cette fois je crois à jamais...) ma compagne aimante.

J'ai déjà fait allusion (\*) aux deux expériences communautaires faites coup sur coup, à moins d'une année d'intervalle, se soldant l'une et l'autre, au bout de quelques mois à peine, par le plus lamentable et grinçant échec. La première communauté, au nom évocateur "Germinal", dans une assez grande villa de la région parisienne (à Châtenay-Malabry), dans l'hiver 1972/73. La deuxième à la campagne, sur un terrain d'une trentaine d'hectares sans eau et sans bâtiments, dans le Lodévois, en été 1973. Il était question d'y implanter une communauté agricole centrée sur un troupeau de chèvres faméliques, toutes affligées de mammites et autres maux semblables. Moins malades pourtant que nous, les communautaires de la vie nouvelle, tout aussi malades de l'âme que l'étaient les

---

(\*) Voir la note "Le tournant - ou la fin d'une torpeur" (n° 33), page 117.

tenants de la vieille, alors que ces pauvres bêtes n'étaient malades que de corps. Cette communauté-là a éclaté (au bout déjà de quelques semaines) sous la poussée de la violence contenue emmagasinée dans certains parmi nous, alors que la précédente s'était désagrégée dans le laisser-aller et dans la corruption.

Je pourrais écrire un roman sur chacune de ces deux épopées de vaudeville, mais il est peu probable que j'en trouve le loisir. Y repensant maintenant, je me rends compte à l'évidence qu'il est arrivé ce qui ne pouvait manquer d'arriver, vu le contexte et vu l'état d'immaturation dans lequel je me trouvais, tout saturé de naïveté, aveugle aussi bien vis-à-vis d'autrui que vis-à-vis de moi-même, et comme de juste, intimement persuadé du contraire. Visiblement, il a fallu que je passe par là, pour continuer et compléter mon apprentissage "à la dure" de moi-même ! Ce serait le moment maintenant d'essayer de dégager en quoi ces deux fiascos cuisants et douloureux (\*) m'ont été finalement nécessaires et bénéfiques.

Sur le coup, il est vrai, j'ai été très loin d'en tirer tout le jus. Ce qu'ils avaient de plus important à m'enseigner, je n'ai commencé à l'apprendre que l'an d'après encore, au printemps 1974 : la leçon de mes propres insuffisances et surtout, de certains mécanismes invétérés en moi que je suivais yeux fermés, et dont les fruits inexorablement me revenaient, ma vie durant, en moissons de douleur et d'amertume. Après ces deux écroulements éloquents, je me suis laissé prendre encore au sempiternel réflexe de voir en très gros traits les fautes des autres, et les miennes en pointillés vaporeux. J'avais beau faire, je n'arrivais pas à me débarrasser de l'idée (tout en commençant à sentir confusément qu'il devait y avoir quelque chose qui y clochait...) que ce coup-là encore comme si souvent déjà, hélas ! je n'avais vraiment pas eu de chance, de tomber très précisément sur ceux qu'il fallait pas. Certes, je reconnaissais que j'étais responsable de mes choix, et notamment avec qui je faisais des choses en commun. J'avais manqué de clairvoyance, c'était une chose entendue, en me laissant en somme éblouir ou berner. Mais je n'arrivais pas, avec la meilleure volonté du monde, à voir plus loin. J'avais des oeillères d'importance, comme celles que si souvent déjà j'avais eu l'occasion de remarquer chez les autres (si grosses, en vérité, que j'avais parfois du mal à en croire mes yeux...) ; y compris tout dernièrement encore et de très près, dans mes fameuses communautés de la vie nouvelle. Mais (semblable en cela à tous mes compagnons) c h e z m o i - m ê m e

---

(\*) Ces fiascos n'étaient pas seulement "cuisants" pour mon image de marque, mais aussi "douloureux" en m'atteignant d'une façon plus profonde, et surtout par la détérioration qui s'est accentuée, dans une telle ambiance peu propice à un épanouissement, entre certains de mes enfants et moi.

je ne les voyais pas, trop convaincu d'avance que moi (et c'était bien là la moindre des choses !) étais exempt de tels encombrants accessoires.

Pourtant je discerne à présent plusieurs fruits immédiats, auxquels j'ai été loin alors d'accorder attention, tant été violenté la mise en cause de moi-même me venant par ces échecs cinglants. Le plus évident de ces effets bénéfiques immédiats, c'est que j'ai compris alors, une bonne fois pour toutes, que je n'étais pas fait par la vie communautaire ! Du coup aussi, forcément, j'étais moins convaincu que la famille du bon vieux temps, "patriarcale", et tout ça..., était vouée à disparaître pour laisser place aux communautés. (Aujourd'hui encore, je me garderais bien à ce sujet de hasarder un pronostic !) J'ai commencé alors à apprécier tout le prix d'être chez soi dans sa maison et, si je n'y suis un jour contraint et forcé, je me vois mal renoncer jamais à un aussi inappréciable avantage.

Et je me vois mal aussi à présent vivre à la ville - la ville tentaculaire, dévorante, trépidante d'aujourd'hui, aride et bruyant symbole de la décadence de notre temps. L'habitude acquise pourtant est chose si forte que cela a été encore comme un arrachement, de me soustraire à l'attraction du creuset géant de l'agglomération parisienne pour venir me parachuter dans un coin perdu Dieu sait où. Ça devait bien faire une année ou deux pourtant que je sentais qu'il me fallait faire le saut. La vie de demain et surtout celle d'après-demain, ce n'est pas Paris d'aujourd'hui, et ce n'est pas là qu'on peut vraiment commencer à vivre, et en tous cas pas créer la société nouvelle ! Quoi qu'il en soit, ce sont les perspectives de "créer la vie nouvelle" à la campagne (où justement un terrain était disponible, avec tout un petit groupe déjà qui s'apprêtait à s'y installer et qui m'invitait à me joindre à eux...), qui m'ont motivé finalement à faire la mise d'énergie pour rompre les amarres à la ville et me faire campagnard. Voilà enfin une bonne chose qui était faite !

#### 64. Le messenger

(11 septembre) En commençant le présent chapitre, je pensais passer immédiatement à ce qui m'apparaissait comme le prochain "moment" particulièrement notable dans mon aventure spirituelle, après le "grand tournant" de 1970 ; moment se plaçant quatre ans plus tard seulement (\*). Mais autant que jamais, le fil de

---

(\*) J'ai déjà fait allusion ici et là à ce "moment de vérité" (et pour la première fois dans les trois notes consécutives "Les retrouvailles perdues",

"L'appel et l'esquive" et "Le tournant - ou la fin d'une torpeur, n°s 31-33), notamment à la page 103. Je pense en parler de façon plus circonstanciée dans la section qui suit.

(28 septembre) Voir plutôt **les** sections n° 67-69 dans le chapitre suivant.

la réflexion m'échappe ! Cela fait une semaine pile, et sur sept sections entières, que je me suis attardé sur l'épisode de mon implication corps et âme dans le mouvement de la Contre-culture, épisode s'étendant sur les trois au quatre années de 1970 à 1973 : depuis mon "arrachement" au milieu mathématique au début de 1970, jusqu'à l'écroulement de ma deuxième et dernière expérience communautaire en été 1973. Le mouvement obstiné qui m'a fait plonger pendant tous ces derniers jours dans la signification de ces années, auxquelles jusqu'à présent je n'avais resongé que rarement et sans jamais m'y arrêter, est pour moi un signe de l'importance de ce long épisode dans ma vie ; et aussi, sûrement, de son importance pour le message développé dans La Clef des Songes, message se révélant à moi au fur et à mesure que l'écriture progresse.

Dans ma vie, assurément, c'étaient des années cruciales de formation. Années de p r é p a r a t i o n avant tout, dont les fruits les plus riches, au plan de la vie spirituelle, n'allaient se former et arriver à maturité, un à un, qu'au cours des dix ou quinze années qui se sont écoulées depuis. En automne 1973, alors que je m'engageais dans une route inconnue qui désormais allait m'éloigner de plus en plus de la ferveur (et aussi de l'agitation...) des grandes tâches entreprises en commun, les fruits les plus visibles relevaient plus (me semble-t-il) du plan intellectuel que spirituel. Dans ces années avait commencé à se former une vision du monde d'aujourd'hui, de la Crise sans précédent à laquelle il est confronté, et aussi une vision de l'homme et de son errance à travers les prisons de ses propres mirages. Pour que cette ébauche, très parcellaire certes (\*), puisse être féconde spirituellement, en alimentant une vie proprement spirituelle, il lui manquait encore de m'impliquer de façon plus essentielle, plus névralgique que seulement par le rôle social qui était le mien - il fallait que l'Image muette, invisible et omniprésente, l'Image rigide et pesante qui avait fait corps avec moi et avait pesé sur moi ma vie durant,

---

(\*) J'étais bien conscient de ce caractère parcellaire, de l'absence d'une vision d'ensemble cohérente du monde. Pourtant, jusqu'à ce printemps encore, l'idée ne m'est pas venue de m'investir dans un travail tant soit peu conséquent pour y remédier. Je m'explique au sujet de mes dispositions de méfiance vis-à-vis d'un tel travail dans la section "Rencontre avec le Rêveur - ou questions interdites" (n° 21), notamment pages 56 à 58.

pesante menace mais aussi (dès qu'une fois vive, une fois folle et téméraire la transforme...) cette provocation puissante, inouïe de toutes les ressources créatrices enfouies dans les épaisseurs de l'homme, c'est en ces années-là que j'ai pu pour la première fois en entrevoir tout au moins (sinon vraiment en prendre) la mesure titanesque, prométhéenne - et pressentir alors dans un vertige (qui restait à fleur de conscience, tant je n'étais pas mûr encore pour l'assumer et le dépasser...) que ses dimensions, en vérité, dépassaient infiniment les possibilités simplement humaines.

Peut-être que la fidélité fondamentale, celle du moins qui m'a rendu apte pour la mission de "messenger" à moi confiée, c'est d'avoir porté la connaissance de cette Echéance redoutable sans velléité de m'en décharger en la refoulant dans l'Inconscient, ou en l'oubliant tout à fait sous le charme du moment présent et dans le flux de la vie qui continue et qui reprend ses droits, ni non plus en faisant mine d'en mitiger toute l'impensable portée. Certes ces "états d'âme" que je me suis hasardé ici à évoquer apparaîtront à presque tous (et aussi à une partie de moi-même, qui de mon vivant jamais sans doute ne va désarmer...) comme des vaines subtilités psychologiques, des chimères sans conséquence et qui ne méritent pas d'en faire seulement mention. Pourtant, ce sont de telles "subtilités", de telles "chimères" qui assurément (maintenant j'en ai la conviction totale) sont premières au Regard de Dieu ! Elles ne sont pas étrangères, sûrement, à Son choix étrange, choix dingue même vu mon personnage si peu catholique, de faire de moi entre tous Son messenger désigné (ou l'un parmi Ses messagers, si d'autres encore se lèvent...), pour porter à un Monde avachi, affalé et noyé dans son propre bruit, l'annonce folle de la Mutation qui déjà se prépare dans le secret de l'Acte de Dieu - du Seul que nous devons franchir, que nous le voulions ou non, sans même l'option (que jusqu'à l'an dernier encore j'avais crû grande ouverte) de périr ! Ce n'est pas là Son dessein sur nous, que nous sombrions sans retour dans la poubelle géante ouverte et comblée par nos violences et par nos avidités. Certes, des multitudes sans nombre périront dans la Tourmente - périront tous ceux, sûrement, qui jusqu'à l'Heure ultime seront restés sourds aux appels à l'éveil - mais l'Homme s'éveillera à son destin humain, il se secouera de sa torpeur grégaire mille fois millénaire héritée du troupeau, et vivra ! Il s'éveillera et se mettra en marche, enfin, non pas par acte d'homme, tiré comme malgré lui de sa pesante épaisseur, mais par la Motion de Dieu surgie de ses profondeurs - profondeurs insoupçonnées, oubliées, inconnaissables à jamais...

Dans une vision dépassant l'histoire de ma seule personne, c'est cette mission d'annonciation, sûrement, qui m'apparaît à présent comme le fruit le

soit décelée, soit vue enfin et s'écroule... Le premier seuil me faisant entrer enfin (sans que j'aurais pu alors me le formuler en ces termes-là) dans une "voie spirituelle", avec la première ébauche (oh combien timide encore !) d'une démarche de découverte de soi, j'allais le franchir dès l'année suivante (\*)

A un autre niveau, ces années consacrent ma prise de distance, désormais sans retour, du milieu mathématique que j'avais quitté, comme elles consacrent aussi, irréversiblement, un changement de mode de vie. De citadin impénitent que j'avais été, prisonnier comme malgré moi des super-concentrations en matière grise scientifique de haut niveau que représentent certaines grandes villes (\*\*), me voilà devenu locataire et habitant permanent d'une rustique maison paysanne, centenaire sûrement, aux murs épais comme ça comme on n'en fait plus depuis longtemps, encastrée dans un pittoresque et minuscule village accroché à flanc de colline dans le Lodévois, moi-même désormais un participant, tant soit peu, aux rythmes paisibles de la vie villageoise.

Pour le message de La Clef des Songes et, au delà même du message d'un livre particulier, pour ma mission, ces années fécondes où j'entre dans la mission sont aussi celles qui, d'emblée, me mettent en contact intime et intense avec la grande Crise : Crise de civilisation, Crise "évolutionniste" (\*\*\*), Crise spirituelle sans précédent... ; en contact aussi, par là-même, avec la perspective de la grande Mutation à laquelle celle-ci, de toute nécessité, nous affronte - sous peine de périr ! De périr, et d'entraîner dans notre propre destruction le prodigieux et délicat tissu de vie sur la terre, cette merveille des merveilles de la Création, fruit des incessants labeurs créateurs de la Vie depuis le fin-fonds des âges, se poursuivant sans relâche jusqu'à nos jours pendant des milliers de milliers de millénaires... Cette Echéance inéluctable, cette

---

(\*) C'est le "moment de vérité" dont il a été question plus haut (voir avant-dernière note de b. de p.).

(\*\*) C'était là d'ailleurs la seule raison qui me maintenait à proximité des grandes villes, alors que mes penchants spontanés me portaient bien plutôt vers la vie campagnarde. Même à la ville, je menais une vie retirée et sédentaire, ne m'arrachant qu'à contrecœur de mon travail. Une fois que j'avais fait "le saut" et m'étais installé à la campagne, j'ai pu d'ailleurs constater, pendant mes périodes de travail mathématique intense, poursuivi dans une solitude scientifique à peu près complète, que mon éloignement de tout grand centre "à matière grise scientifique" n'était nullement un handicap, bien au contraire. Il m'amenait à sortir de tout chemin déjà tracé bien plus encore que je ne l'avais fait quand je menais la vie de "star" scientifique.

(\*\*\*) Pour cet aspect "évolutionniste", voir la note "La Grande Crise Evolutionniste - ou un tour dans l'hélice..." (n° 37).

plus lourd, le plus riche par son inimaginable Promesse, de ces années bouillonnantes, intenses, souvent confuses et troubles et pourtant portées alors par une immense espérance - une espérance vraie. Fruit prévu peut-être depuis longtemps avant mon hasardeuse naissance, dès avant mes premiers pas chancelants d'enfant d'homme soutenu par une Main invisible et aimante ; fruit appelé par un Acte et par un Devenir qui, en ce moment encore où j'écris, sont devant nous, invisibles à mes yeux scrutateurs comme aux yeux de tous... Mais fruit pourtant qu'en ces années-là, tout ignoré qu'il fut encore, il m'appartenait de laisser déjà germer et se former, et amorcer en moi sa maturation secrète. Elle s'est poursuivie obscurément, tenacement, loin de tout regard sauf d'Un seul, tout au long des quatorze années qui ont suivi et jusque dans ces notes en cet instant même encore où j'écris.

Ou faut-il dire plutôt que je suis en train déjà de presser un fruit lourd et mûr à point, qui s'est détaché naguère pour tomber dans mes mains grandes ouvertes ? Si le fruit est le message, l'annonciation de la Promesse et de sa fruition prochaine, celle-ci me fut échue avec les rêves prophétiques, voilà déjà plus de six mois. Ce fut alors, peut-être, l'ultime récolte de ces semailles oubliées (\*), qu'il m'appartient maintenant, en serviteur zélé du Maître des Moissons et sous son Regard attentif et discret, de faire se transformer en Vin.

65. Traversée du désert, et révélation - ou des semailles attendant leurs moissons

(13 septembre) L'"arrachement" au milieu mathématique qui eût lieu début 1970 (sans d'ailleurs que cette signification de l'acte me soit sur le moment apparente) mettait fin à une longue période de stagnation spirituelle, s'étendant sur vingt-six ans. Elle prend son départ en mars 1944, après que j'étais arrivé à la constatation (par elle-même pourtant déjà lourde de conséquences et d'interrogations pressantes...) de l'existence d'une Intelligence créatrice, Créatrice du Monde, et après avoir aussitôt décidé que ce fait, après tout, ne

---

(\*) C'est un rêve du mois de février dernier qui a attiré mon attention sur la continuité entre la mission telle qu'elle m'a été alors révélée, et les temps oubliés de Survivre et Vivre. Il n'y a aucun doute pour moi que c'est sous la secrète action de ce rêve que je me suis vu conduit ces derniers jours à cette longue "digression" sur la période survivrienne, en dépit de mes projets prévus.

me concernait pas de façon particulière. Je fais le constat de cette stagnation dans la section "L'appel et l'esquive" (voir page 113 (\*)), dernière des trois sections (n° 30 à 32) consacrées à cet épisode de ma première rencontre avec l'idée de Dieu, ou pour mieux dire avec le fait irrécusable de l'existence de Dieu, écarté alors (comme une sorte de simple "curiosité métaphysique") en faveur de préoccupations qui m'apparaissaient alors comme d'un plus grand intérêt.

Je suis sûr que Celui que je traitais ainsi en quantité négligeable ne s'en est pas offusqué - il faut dire qu'Il en a vu bien d'autres ! Sûrement Il attendait Son heure, et Il savait qu'elle viendrait. J'ai remarqué bien des fois qu'Il était d'une patience inlassable, et qui souvent a de quoi étonner...

Cet épisode se place à l'âge de mes seize ans. Jusqu'au mois de novembre dernier encore (quarante-deux ans après), pour autant du moins que je me rappelle, ma pensée ne s'est jamais arrêtée sur Dieu, ni l'idée ne m'a-t-elle frôlée que Dieu prenait peut-être quelque intérêt à ma personne (\*\*), qu'il y avait une relation entre Dieu et moi, voire même, entre Dieu et tout homme, toute âme humaine. Peut-être cela aurait-il fini par m'apparaître, si j'avais eu idée de consacrer une réflexion à la question de la relation de Dieu à la Création en général, et aux hommes (et à ma modeste personne parmi eux) en particulier. Après tout, j'étais bien placé pour savoir que celui qui crée n'est pas sans avoir une relation intime et durable à l'oeuvre qui en naît (\*\*\*) ! Mais je n'ai

---

(\*) Dans la section citée, je fais s'étendre cette période de stagnation sur trente ans, jusqu'en 1974. C'était faute d'avoir encore réalisé toute la portée spirituelle de l'acte d'"arrachement", et des années qui ont suivi. Cette portée apparaît progressivement, avec la réflexion poursuivie tout d'abord dans la section "Le tournant - ou la fin d'une torpeur" (n° 33) faisant suite aux sections citées, et reprise et poursuivie tout au long du présent chapitre.

(\*\*) (14 septembre) Après avoir écrit ces lignes, je me suis rappelé pourtant d'un moment exceptionnel, tout à fait unique même, en novembre 1976 (quelques jours après les "retrouvailles avec mon âme" dont j'ai parlé ailleurs). J'ai alors "prié" pour la première fois de ma vie sans doute, l'espace de quelques instants, intensément - et ma prière a été exaucée. J'y reviendrai sans doute en son lieu, dans le chapitre suivant.

(\*\*\*) Il est vrai qu'il y avait en moi un propos délibéré de bon ton, fréquent dans les milieux scientifiques que je fréquentais (ton dont j'étais resté imprégné jusqu'au moment encore de l'écriture de Récoltes et Semaines) consistant à minimiser ce lien, en affectant le "détachement" par rapport aux travaux dont on est l'auteur. Je découvre et fais le constat de mon attachement à mon oeuvre, d'abord dans "Le poids d'un passé" (ReS I, n° 50, section dernière de la première partie de Récoltes et Semaines, par quoi je croyais alors clore mon déjà long témoignage sur mon passé de mathématicien) ; puis deux mois plus tard encore, avec une toute autre acuité pressante, dans la note "Un pied dans le manège" (ReS II, n° 72), dans la foulée de la découverte de mon enterrement anticipé...



pas souvenance que l'idée même d'une telle réflexion m'ait seulement frôlé (\*). Si j'ai fini par avoir connaissance d'une relation entre Dieu et moi, mais par une expérience immédiate et irrécusable, et même (cela était évident d'emblée) d'une relation aussi intime et aussi forte que celle qui m'a jamais lié à un autre être ressenti comme proche (\*\*), cela s'est fait par Sa seule initiative. C'est Lui (un "Lui" qui est aussi une "Elle") qui S'est fait connaître comme Le plus proche et comme La plus proche, comme Le plus aimé et comme La plus aimée. C'est venu alors non comme l'aboutissement d'un travail de réflexion, encore moins comme celui d'une quête mystique, voire de quelque fringale à la recherche d'expériences extraordinaires baptisées "mystiques" (fringale qui aurait été suscitée peut-être par ce qui pouvait m'être revenu sur des états dits de "réalisation", atteints par telles ou telles figures prestigieuses). J'étais pris par un travail de recherche intense sur mes rêves, et bien loin de songer à rien de tout cela ! La connaissance de Dieu m'est venue comme naît l'amour au matin - comme une révélation. Révélation totalement inattendue je peux bien dire, impensable même avant qu'elle ne soit advenue - et pourtant, tout impensable qu'elle fut, elle a été accueillie avec émerveillement certes, mais aussi comme chose somme toute naturelle, dans "l'ordre des choses" - comme une chose quasiment qu'en des profondeurs ignorées de moi-même j'aurais sue déjà, et que ce soit une intime connaissance déjà depuis longtemps présente qui m'aurait été soudain révélée... Mais j'anticipe, et de beaucoup !

Dans le récit de mon itinéraire (repris enfin avec le présent chapitre), je ne me suis pas arrêté sur cette longue période 1944 à 1970, sauf sur l'épisode (se plaçant au milieu pile) du premier appel pour entrer dans ma mission, et de mon esquive à cet appel (\*\*\*). Ce n'est pas que ces années n'aient été, à leur façon, importantes. Mais dans l'optique où je me place ici, m'attachant aux événements marquants dans mon itinéraire spirituel, et surtout aux

---

(\*) Pour les raisons de ma réticence vis-à-vis de ce genre de réflexion, voir la section (déjà citée dans une note de b. de p. à l'avant-dernière section) "Rencontre avec le Rêveur - ou questions interdites" (n° 21), notamment pages 56 à 58.

(\*\*) Les termes "aussi intime et aussi forte", comme il va apparaître dans les lignes déjà qui suivent, sont d'ailleurs un pur euphémisme. Ils correspondent à ma façon de ressentir les choses lors des tout premiers "rêves mystiques" reconnus comme tels au réveil, en novembre l'an dernier.

(\*\*\*) Voir les deux sections "Foi et mission - ou l'infidélité (1)" et "La mort interpelle - ou l'infidélité (2)" (n°s 34, 35) pour cet épisode, évoqué également tout au début du présent chapitre (2ème alinéa de la section n° 57).

franchissements un à un des principaux "seuils" qui l'ont jalonné, je ne vois rien d'autre que l'épisode mentionné qui soit assez saillant pour m'imposer (en quelque sorte) d'en faire mention - et surtout rien n'est "monté" en cours d'écriture pour exiger d'être examiné et pour ainsi s'éclairer. Je crois pouvoir dire que c'étaient des années de semailles abondantes - semailles d'amertume souvent, qu'il m'appartenait de faire se lever en moi et de récolter. Si je parle pourtant de "stagnation", ce n'est pas pour suggérer par là une carence de semence, semence que "la Vie" au contraire m'amenait à profusion (et dont, à dire vrai, je me défendais de mon mieux...), mais un terrain ingrat et un moissonneur réticent, voire absent. Faute de pluies la semence avait du mal à s'accrocher au sol pierreux, et plus de mal encore à lever ! Et la faucille, oubliée, inutile, rouillait et s'émoissait à force de rester oisive...

Cette période couvre pourtant, à quelques années près, ce que d'habitude on compte comme l'essentiel dans la vie d'un homme. Ainsi, elle inclut à peu de choses près la totalité de ma vie maritale et familiale, s'étendant de décembre 1957 (à la suite immédiate de la mort de ma mère (\*)) à décembre 1971, quand je quitte le domicile conjugal pour ne plus y retourner (\*\*). Trois enfants en sont nés (en 1959, 1961, 1965). Un premier enfant, issu de ma toute première liaison amoureuse (du vivant encore de ma mère) était né déjà en 1953, un cinquième et dernier (d'une compagne éphémère, avec qui j'ai vécu entre 1972 et 1974) allait naître en Octobre 1973. Ce mariage et la vie de couple s'étendant sur quatorze années, les amours qui l'avaient précédé et ceux qui l'on suivi, et les enfants qui en sont nés (\*\*\*) - tout cela a pesé dans ma vie d'un poids non moins lourd que ces choses-là ne pèsent dans celle de tout autre. Mais mon propos n'est nullement d'écrire une biographie ni une esquisse biographique, et ce n'est pas le

---

(\*) Je parle de cette mort dans la deuxième section citée dans la précédente note de b. de p.

(\*\*) Cette rupture est venue comme l'aboutissement d'une dégradation insidieuse et inexorable qui s'était poursuivie tout au long des quatorze années de vie commune, à laquelle il m'est arrivé déjà de faire allusion en passant. Au moment de faire ce pas, je n'avais pas même eu de décision à prendre - j'ai su que si j'avais été tant soit peu attentif à ma propre vie pendant toutes ces années, cela fait très longtemps que je l'aurais fait, et sans doute bien des maux (et dont à ce moment je ne pouvais encore percevoir toute la portée...) auraient été évités.

(\*\*\*) Je devrais faire exception du dernier-né de ces enfants. Bien qu'il porte mon nom, des relations avec lui et sa mère (qui vivent aux Etats-Unis) n'ont pu se maintenir. Depuis sa première année de vie, je ne l'ai revu qu'une fois aux Etats-Unis, il y a de cela déjà dix ans.

lieu de m'étendre ici sur ce sujet, que je me suis borné à frôler en passant ici et là dans La Clef des Songes, et déjà dans Récoltes et Semailles. Il y faudrait un volume, si ce n'est plusieurs, et je doute que je les écrirai jamais (\*).

A un tout autre niveau, cette période coïncide (à une année près) avec celle où je me consacre corps et âme à la recherche mathématique : entre 1945 où, étudiant de dix-sept ans, je néglige les cours à la Fac (s'avérant sans grand intérêt pour moi) pour poursuivre pendant trois ans une recherche mathématique ardente et solitaire, jusqu'en 1970, vingt cinq ans plus tard quand, "savant" et "grand patron" au faite de ses moyens et du prestige, je quitte le milieu scientifique (sinon, à la longue, ma passion mathématique) pour ne plus y revenir jamais. Ainsi, cette période de stagnation spirituelle quasiment totale coïncide avec celle d'une création intellectuelle particulièrement intense (\*\*), nourrissant une vaste vision novatrice et animée par elle. Mon oeuvre de mathématicien, du moins toute la partie de cette oeuvre qui fut publiée, prend son essor et se déploie dans les vingt années entre 1950 et 1970. Cette oeuvre elle aussi, et ma vie de mathématicien, par mes amours avec la mathématique et par mes relations avec mes amis mathématiciens (amants avec moi de la même maîtresse...) comme avec mes élèves devenus (ainsi du moins me semblait-il alors) mes amis, avec tout ce que ces relations ont comporté au niveau du non-dit, de l'occulte, et de la vanité qui jamais, jamais ne dira son nom ! - tout cela aussi a été semence, pour des récoltes futures dans un tout autre champ que celui où j'avais cru semer ! Je scrute le sens de ces récoltes toujours imprévues et souvent malvenues, et de ces semailles ardentes et insouciantes qui les

---

(\*) S'il doit m'être donné de poursuivre encore une réflexion sur ma vie destinée à être publiée, ce sera sans doute sur mon enfance, et sur la redécouverte de mon enfance et des déchirements qui l'on marquée et qui sont restés profondément imprimés dans mon être. Ce travail a été commencé (par une première percée décisive) en mars 1980. Il s'est beaucoup approfondi à partir d'août 1982 (à la suite immédiate de la "Rencontre avec le Rêveur", dont il a été question dans la section de même nom, n° 21), grâce aux messages me venant par des rêves restituant un vécu traumatique oublié de l'enfance.

(\*\*) J'avoue que je n'ai pas le sentiment d'avoir entièrement résolu encore cette contradiction apparente, et ceci d'autant moins qu'il n'y a pas de doute pour moi (comme je le fais ressortir par exemple dans la section "Beauté et contemplation", n° 49) que dans mon travail mathématique, tout au moins au moment même du travail, une dimension spirituelle n'était nullement absente. Sûrement cette "composante" restait trop fragmentaire dans ma vie, elle ne mettait à contribution que des couches ou secteurs trop limités de la psyché, pour avoir une action spirituellement fécondante, ou seulement vivifiante. C'est ce que j'avais déjà senti au moment du premier "appel" en 1957 (comme je le rapporte dans la section déjà citée "Foi et mission - ou l'infidélité (1)", n° 34). J'y reviens encore, sans pourtant parvenir encore à y voir entièrement clair, dans la section "De l'âme des choses et de l'homme sans âme" (n° 51) et (un peu) dans celle qui la suit.

avaient préparées, tout au long de mon long "Témoignage sur une vie de mathématicien", ayant nom "Récoltes et Semailles". Ce n'est pas le lieu ici d'y revenir.

66. Années-ouvrables et années-dimanche - ou tâches et gestation

Après cette courte rétrospective sur le sens d'une "longe traversée du désert" qui déboucha sur les années ardentes que j'évoque dans les huit sections qui précédaient, il est temps de reprendre à nouveau le fil de mon récit.

Je m'étais arrêté sur la fin lamentable de la deuxième expérience communautaire, survenue en août 1973 (\*). Ça a été le moment où je me suis retrouvé en tête-à-tête avec la compagne avec qui je vivais alors depuis un peu plus d'une année, et avec qui (comme de juste) je comptais bien finir mes jours. Elle était enceinte, sa première grossesse, et un garçon allait naître en Octobre, à la clinique de Lodève. Par ailleurs, les trente hectares de broussailles, héritage de la "communauté" qui s'était volatilisée et dont nous étions sur place, elle et moi, les seuls rescapés, étaient laissées à mes soins et à ma responsabilité. Pendant quelques années encore j'ai fait effort pour susciter la formation d'un petit groupe de néo-ruraux qui s'y planterait, et auquel éventuellement je me serais associé d'une façon ou d'une autre qui restait à trouver. Pour le moment, je faisais de valeureux efforts pour y maintenir un jardin et l'agrandir, préparant surtout, pour me faire la main de "nouveau jardinier", des tas non-pareils longs et hauts comme ça de magnifique compost, de quoi déjà voir venir ! C'est alors aussi que j'ai appris à me servir d'une perceuse et d'autres outils à l'avenant, pour préparer la maison (reçue en plutôt déplorable état) et la rendre habitable et avenante pour l'hiver. J'avais aussi le projet de construire un grand dôme en argile, sans charpente, à la façon traditionnelle nubienne, pour nous y installer par la suite - ce n'était pas le terrain ni l'argile qui manquait ! Toujours branché, donc, sur l'idée "vie nouvelle", que je n'allais pas lâcher comme ça. En cheville surtout avec les marginaux du coin, il y en avait un bon peu dans la région. Mais sans aucune velléité pour me relancer dans les activités militantes, alors pourtant que les occasions sur place, et même urgentes, ne manquaient pas. Bien guéri aussi de l'idée de tâter encore d'une vie communautaire - en tous cas pas sous forme de cohabitation sous un même toit.

---

(\*) C'est ce que je viens de constater en allant à la pêche dans un dossier de lettres et de papiers de cette année-là. J'avais presque entièrement oublié la chronologie des événements, lesquels eux-mêmes s'étaient déjà beaucoup estompés, comme d'ailleurs presque tous mes souvenirs...

A dire vrai, pas un seul des projets et des prévisions que je trimbalais alors et dans les années qui ont suivi ne s'est réalisé : tout ce que j'entreprenais, sur cette même lancée "vie nouvelle", s'effritait. Ce n'était pas, je crois, par manque de conviction ou de mise d'énergie, pas plus que par incurie. Plutôt, je crois que ce n'était pas là vraiment la voie qui était alors devant moi, la voie de ma mission. Et tous les échecs innombrables de ces années, tant au niveau de mes relations à autrui qu'à celui de mes entreprises, je les vois à présent comme autant de coups de semonce me poussant vers la voie encore ignorée - celle qui attendait que je la découvre et que je l'invente au fur et à mesure que je m'y engageais et déjà la gravissais. (Sans la voir encore ni aucunement discerner le sens de ce que je faisais...)

Les cinq ans qui ont suivi, jusque vers la fin de 1978, sont des années très particulières dans ma vie. C'est la seule période dans ma vie qui n'était pas dominée par quelque tâche maîtresse dans laquelle je me serais investi à fond pour la mener à bonne fin ou du moins, aussi loin qu'il me serait donné. Ce n'est pas, certes, que je sois resté désœuvré. Des occupations intéressantes, utiles, instructives, voire passionnantes ne m'ont jamais manqué, pas plus en ces années-là qu'à aucun autre moment depuis l'adolescence. Mais maintenant c'étaient des "occupations" seulement. Elles n'étaient pas vécues comme des grandes tâches, qui m'auraient requis tout entier. Je n'étais pas alors de toutes mes forces projeté dans un avenir inconnu, vers l'accomplissement de la tâche que je servais et qui, en même temps, m'asservissait. C'étaient des années où, autant qu'il m'a été alors donné, j'ai vécu dans le présent. Les années où je me suis accordé, à côté d'un "faire" qui déjà ne me maintenait plus entièrement prisonnier, le loisir aussi de vivre. De vivre, et de regarder, écouter, sans autre raison ni cause que de vivre, regarder, écouter. J'avais passé près de trente ans de ma vie à trimer à brin de zinc sans jamais vraiment m'arrêter - trimer "maths" d'abord et "écologie", "Survivre et Vivre", "Révolution culturelle", et tout ça ensuite - maintenant je m'accordais quelques années à musser. Cinq "années-dimanche" en somme, après trente années-ouvrables !

Ce n'était pas là l'effet d'aucune décision délibérée. Ça s'est fait comme ça, simplement, je ne saurais dire moi-même comment ni pourquoi. Je ne me rappelle pas d'ailleurs, au cours de ces années, m'être jamais aperçu de cette chose-là, pourtant frappante, et encore moins m'y être arrêté : tiens, que se passe-t-il avec toi, de ne plus être embringué dans aucune grande tâche ? Je n'en ai fait la constatation que beaucoup plus tard, en passant et sans non plus

alors m'y arrêter (\*).

Avec le recul de plus de dix ans, je pressens que ce très long "dimanche" a été une chose nécessaire et salutaire. Le travail qui devait se faire en moi n'aurait sans doute pu se faire, et ce qui devait prendre naissance, naître, si je ne m'étais accordé ce répit. Comme une femme enceinte baisserait le rythme d'une vie qui peut-être fut trépidante, pour laisser s'accomplir dans un calme propice le travail tout autrement plus profond et plus délicat qui se poursuit en elle, sous l'action de forces obscures qui sont en elle mais qui en même temps la dépassent infiniment et qu'elle ne contrôle pas. Ces années-là qui au regard superficiel pourraient sembler gaspillées (\*\*) furent pourtant, au plan spirituel, des années exceptionnellement fécondes dans leur ensemble (sinon chacune séparément (\*\*\*)) - infiniment plus fécondes sur ce plan-là (celui qui seul compte aux yeux de Dieu) que les trente années "trimantes" qui avaient précédé. C'étaient les années quand après de très longues et souvent arides semailles, la pluie enfin venue, ont commencé à lever les moissons et à être rentrées les premières récoltes - riches bien au delà de tout ce qu'une sagesse humaine n'aurait pu prédire ni espérer !

Ce sont ces années apparemment "oisives", aussi, qui ont fait mûrir en moi de tout autres tâches, des tâches dont je n'aurais pu avoir alors aucun soupçon. Comme s'ouvrent à la jeune mère qui vient pour la première fois d'enfanter des

---

(\*) Je crois me rappeler avoir fait cette constatation dans Récoltes et Semailles, peut-être dans "La Clef du Yin et du Yang" (ReS III).

(\*\*) La pensée que je pourrais être en train de gaspiller ma vie ne m'est jamais venue pourtant dans toutes ses années, et je n'ai aucune raison de croire qu'elle ait été présente sous forme refoulée. Bien au contraire, je suis persuadé que je savais bien en mon for intérieur (même si j'aurais eu du mal alors à me rendre compte des raisons) que mon temps était on ne peut mieux employé.

J'ai eu pourtant (en 1979) un écho par un de mes anciens élèves qui m'a dit alors qu'il avait cru sentir que pendant toutes ces années j'aurais été "désespéré" (c'était bien là, je crois, son expression), et qu'il aurait même craint que je puisse mettre fin à mes jours ! J'ai été assez ébahi sur le coup, puis me suis dit que ça avait été une façon pour lui, sûrement, de désamorcer la mise en question que représentait pour lui et mes autres élèves mon départ du monde mathématique : en présumant que je m'étais là fourvoyé dans une impasse tragique, voire fatale. Il est vrai qu'avec la découverte de mon enterrement anticipé par la cohorte empressée de mes élèves, sous la conduite justement de l'ami Pierre faisant office de Grand Officiant, cette crainte (ou attente ?) de ma fin prochaine prend un éclairage inattendu et, si on peut dire, un charme tout nouveau...

(\*\*\*) L'année 1975, et la période d'un an et demi de mars 1977 à septembre 1978, marquent chacune un arrêt assez net dans ma progression spirituelle, après les seuils importants passés en 1974 et en 1976, sur lesquels je pense revenir au chapitre suivant.

tâches d'une dimension toute nouvelle, dont les occupations qui précédemment l'absorbaient tout entière n'auraient certes pu lui donner la moindre idée. Vues dans l'optique spirituelle, nos activités de toutes sortes, si absorbantes et si utiles (voir indispensables ou fascinantes) soient-elles, et alors même que nous nous y adonnerions avec passion, nous font mouvoir dans le cercle clos du connu. Par elles-mêmes, elles ne nous ouvrent pas sur des mondes nouveaux. A la limite, faute de lâcher prise quand l'heure en est venue, elles nous ligotent, empêchant l'éclosion de ce qui doit éclore. Car les forces qui dans les replis obscurs de l'être font sourdre et bourgeonner et germer le nouveau, et qui le font émerger au jour quand l'heure est venue - ces forces-là ne sont pas de l'homme, et elles oeuvrent suivant des voies et vers des fins tant proches que lointaines que l'homme peut au mieux pressentir (en les moments éphémères de plus grande clarté...) mais jamais prévoir ni prédire et encore moins diriger. Ni même les peut-il seconder par une activité consciemment décidée et systématiquement poursuivie. En ces moments sensibles entre tous (et que nulle semonce ni son de trompe n'annonce !) où l'être lui-même bourgeonne et s'apprête à se transformer sous l'action des forces obscures qui ne sont pas de nous, le mieux que nous puissions faire de notre côté, c'est d'acquiescer pleinement, par tout ce que nous sommes, à Celui qui oeuvre en nous ; de Le laisser agir sans trop interférer par notre vouloir et par nos idées sur ce qu'il convient que nous soyons, que nous fassions ou que nous devenions. Et encore cet acquiescement de l'être, notre seule et humble contribution à l'Oeuvre inconnue qui se poursuit en nous, s'accomplit et se renouvelle jour après jour sans même que nous nous en doutions, dans l'ombre et dans le silence, dans des lieux très profonds dérobés à jamais au pataud regard de la conscience.

